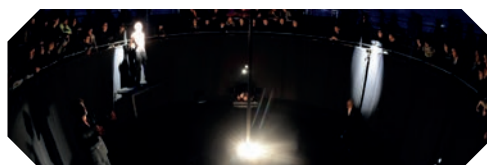
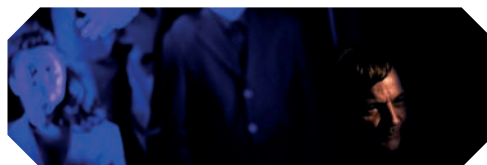
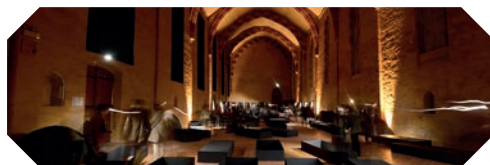


groupe *Merçi*

Revue de presse

de 1996 à aujourd'hui



Télérama

France Inter Tensions et confusion, ça ne rigole plus
Cuisine et télé Du show et des larmes qui font recette

N° 3167 | DU 25 SEPTEMBRE AU 1^{ER} OCTOBRE 2010



Théâtre
Compagnie Merci,
la provoc à tous crins

Spécial
Toulouse

un supplément de 24 pages

MERCREDI 22 SEPTEMBRE 2010 | HEBDOMADAIRE | FR 2,30 €
BEL, LUX 2,90 € | DOM 4,90 € | ESP 4,40 € | CH 3 FS | TOM 350 XFF

M 02773 - 3167 - F: 2,30 €



> Théâtre > Musiques > Arts de la rue > Expos > Cinéma > Loisirs

Télérama Sortir

TOULOUSE
HAUTE-GARONNE

Le folk candide
d'Angus & Julia Stone
Notre sélection restos
Don Pasta,
le DJ gastronome



THÉÂTRE
Merci,
compagnie
risque-tout

A la carte



CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Théâtre

Humour et glaciation

Le groupe Merci traite de sujets tabous, fait rire pour mieux émouvoir, implique le public. Et prend résolument le parti de l'audace.

Des "objets nocturnes". Voilà comment le groupe Merci désigne ses spectacles depuis 1996. Sur l'horizon du théâtre contemporain, ses créations luisent, il est vrai, comme autant de sauvages déflagrations. Des îlots lumineux perdus dans un sombre abîme, dont on ressort frappé et ébloui. Des chocs, dont l'alchimie repose sur l'étroite et singulière collaboration entre ces deux artistes magiciens, l'une metteur en scène, l'autre plasticien-scénographe : Solange Oswald et Joël Fesel, fondateurs et codirecteurs de la compagnie. Sans doute le duo le plus créatif de la scène toulousaine du moment. "Solange est en charge de l'humour et moi de la glaciation du spectateur", remarque Joël Fesel. Car tout nocturnes qu'ils soient, leurs objets dramatiques n'en sont pas moins exempts de bouffées "bouffonnesques" et provocantes, de soupapes offertes au tragique. A l'image de ces créatures hybrides, mi-hommes, mi-marionnettes, qui révèlent par intermittenance les attributs tabous de la sexualité dans *Génie*

du proxénétisme, leur dernière création. Mais la marque de fabrique du tandem ne se résume pas à cette seule dualité. Sa grande prouesse est d'abord d'avoir su dissoudre le rapport scène/salle en immergeant comédiens et spectateurs dans un espace commun en perpétuelle transformation. Pour chaque œuvre, une épatante trouvaille : dans *La Mastication des morts*, le spectateur déambule entre les tombes d'un cimetière du fond desquelles les comédiens gisants racontent cent ans de la vie d'un village. Dans *Colère !*, ces mêmes comédiens ressassent leur texte sur un tapis roulant ou claquemurés derrière un ceilleton. Dans *Europeana, une brève histoire du XX^e siècle*, le public est penché jusqu'à la nausée autour d'une fosse, trou de mémoire de 4,50 mètres de fond, comme un archéologue déterrerait les vestiges d'une civilisation enfouie. "Placer le spectateur dans un rapport de proximité avec le comédien, c'est le mettre en condition de vraiment saisir le noyau poétique de l'œuvre", analyse Solange Oswald. Il est tellement confus et pris par l'émotion qu'il est obligé de re-solliciter son imaginaire." Face à un protocole aussi inhabituel, il arrive même que le public fasse preuve de réactions imprévisibles. Fesel se souvient de *Colère !* : "Un soir, il va s'asseoir, et impossible de le faire se relever ; le lendemain, il se jette sur les échelles alors qu'il se passe quelque chose ailleurs." C'est ici que l'on touche à l'autre singularité du travail de Merci : une remise en cause radicale de la linéarité du texte dramatique. En effet, chez eux, il est fréquent que le mot fuse de tous côtés à la fois, se saisisse par bribes,

A la carte



LUC JENNEPIN

surgisse simultanément d'installations les plus diverses : plongeoirs, armoires, ascenseurs, écrans numériques... *La Mastication des morts* est un monologue de quatre heures qui, par ce jeu de chevauchements, se réduit à une heure et demie de spectacle. On loupe du texte, mais peu importe. Le montage et la masse suffisent à faire sens. Et la performance des acteurs s'occupe du reste. Car le travail consiste aussi à rendre au verbe un maximum de sa dimension organique. Faire éclater du sens caché en l'incarnant de la tête aux pieds. *"Dans le théâtre dit post-dramatique, c'est le corps de l'acteur qui est en jeu, plus que son masque"*, rappelle Solange Oswald. D'où cette furieuse manie de faire jouer les acteurs juchés sur d'étranges machines vibrantes ou mouvantes, comme des cow-boys au rodéo. Schwab, Kermann, Novarina..., le groupe Merci ne monte que des textes contemporains, qui soit sont traités sous forme de fragments, soit ne sont pas des textes de théâtre, et sont restitués sous forme de poèmes scéniques disant l'état du monde. *"Je n'aime pas ce confort qui consiste à aller chercher un Molière ou un Claudel, nous dit Solange Oswald. Non que nous ne les aimions pas, mais nous préférons le goût du risque, les textes plastiques qui témoignent d'une obsession. Alors qu'une pièce classique se suffit à elle-même, nous aimons qu'il se passe plusieurs choses à la fois. Les jeunes qui viennent à nos spectacles adorent ça aussi, car ils y sont habitués."* Se reconnaît-elle dans la famille des créateurs actuels, tels les Jan Fabre, Meg Stuart ou Romeo Castellucci, qui sans cesse repoussent les limites du théâtre dans le champ

"La Mastication des morts" et "Colère" (à d.), deux des "objets nocturnes" de la troupe menée par Solange Oswald et Joël Fesel.

de la danse ou des arts plastiques ? *"En un sens, je nous trouve plus originaux, ose Oswald. Parce que nous utilisons des écrits fragmentés et énigmatiques, et c'est en cela qu'il est possible d'y allier d'autres arts."* Plus qu'une langue métaphorique, celle qu'affectionnent Oswald et Fesel est une langue à trous, qui se "sent" plus qu'elle ne s'analyse. Et si le propos est souvent politique, ils se voient avant tout comme des militants de la langue. Toutefois, avec *Génie du proxénétisme*, fable caricaturale d'une cité idéale qui pousse à l'excès la promotion des plaisirs tarifés, la dénonciation est portée de façon plus nette que dans les créations précédentes. L'ennemi y est tout désigné : le capitalisme financier et les valeurs diffusées par la novlangue du management et de la com. Ici, c'est langage contre langage. *"Plutôt que d'accuser, nous interrogeons ce qui nous empoisonne, précise Solange Oswald. Serais-je prête par exemple, moi, vieille dame, à dépenser 100 € pour me faire tripoter par un beau jeune homme ?"* Le spectacle est présenté par son partenaire plasticien comme *"une petite forme, mais qui réserve de grandes surprises"*. Il prendra place dans le très suranné pavillon Mazar, ancienne manufacture de confection toute en bois, d'enseignes dépolies et de recoins énigmatiques, théâtre du capitalisme d'antan qui sert aujourd'hui de lieu de travail à la compagnie. Le cadre idéal pour une immersion dans ce nouvel "objet nocturne". **Sébastien Porte**

"Génie du proxénétisme", adapté de Charles Robinson, du 23 sept. au 14 oct., lun.-ven. 21h, pavillon Mazar, 5 bis, rue du Prieuré, Toulouse, 05-61-22-74-66, www.groupermerci.net. (10 €, déconseillé - 16 ans).



JE SUIS FASBINDER

de Falk RICHTER

Création 2019

théâtre

Quand le Groupe Merci dit « Je suis Fassbinder »

Solange Oswald, qui met en scène « Je suis Fassbinder », présenté à partir de mercredi au théâtre de la Cité par le Groupe Merci, nous parle de cette pièce.

Présentez-nous « Je suis Fassbinder »...

Solange Oswald : « Je suis Fassbinder » c'est un peu la saison 2 de « Trust », également de Falk Richter, que nous avons joué en 2014, qui racontait le système libéral et disait combien chacun, aujourd'hui doit être sa propre entreprise, performant, en forme... jusqu'au burn-out. Là, dans « Je suis Fassbinder » nous allons retrouver la même équipe de comédiens incarnant cinq personnages qui s'interrogent, à travers la figure admirée de Fassbinder artiste, cinéaste provocateur, héros de la parole scandaleuse, sur le rôle de l'artiste aujourd'hui et de son engagement critique face à son temps. Ainsi, quel théâtre faire qui aurait de l'influence ? Et ce qui traverse la pièce, c'est la situation de l'Europe aujourd'hui : où en est-elle, avec ses peurs, ses replis identitaires, ses racismes, ses menaces et dérives autoritaires ?

C'est une pièce jeune ?



/ Photo DR Luc Jennepin

S.O : Oui. Falk Richter est un auteur et metteur en scène allemand de 49 ans. La pièce a quatre ans et elle a déjà été montée par Stanislas Nordey. C'est d'ailleurs une des premières fois, avec le Groupe Merci, que nous créons une pièce déjà jouée.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette pièce ?

S.O : C'est qu'elle montre combien le système influence

nos vies, nos comportements et nous pollue. On nous incite à avoir peur, d'être quittés, de ne pas avoir d'argent, de la maladie... : ces peurs coulent en permanence dans nos veines et nous incitent, de fait, à considérer que l'on doit se protéger. De l'autre. De la vie...

Vous vous êtes attachée à quoi, pour la mise en scène ?

S.O : Ma priorité c'est que tout le monde puisse « lire » ce qui est dit sur le plateau. Je n'aime pas être ésotérique, qu'on ne comprenne pas. Dénoncer c'est facile, mais parler politique sans être dans la dénonciation, l'est moins. C'est facile également de se mettre uniquement du côté des victimes ou même des bourreaux. Là, Richter nous parle de nous. Comment nous sommes tous des innocents coupables... C'est un théâtre où on se coltine avec la réalité. Celle aussi est en nous. Et qui nous dit aussi comment on peut harmoniser en nous notre propre violence.

Propos recueillis par Nicole Clodi

Au théâtre de la Cité (Rue Pierre Baudis) du 9 au 20 janvier. De 12 à 30 €. Tel : 0534450505

vu au théâtre de la Cité

«Détruire l'injustice par l'art»

D'un côté, il y a l'Allemagne de 1977, ensanglantée par le terrorisme de la Fraction Armée Rouge de la Bande à Baader. Une Allemagne entre haine et amour de ce qu'elle est, en pleine crise identitaire, politique, sentant en elle le besoin obscur d'une autorité qu'elle redoutait pourtant, elle qui en connaissait affreusement les dérives. De l'autre côté, quarante ans plus tard, il y a l'Europe aujourd'hui. Veille maîtresse du monde, épicerie d'une culture et d'un mode de vie, qui veut protéger ses belles robes et rabat sur elle les couvertures pour se protéger. De l'autre. De l'envahisseur. Une maîtresse qui a peur du temps qui vient, du temps qu'il fait, et du temps qu'il peut faire...

Dans « Je suis Fassbinder », présenté par le Groupe Merci au théâtre de la Cité, Falk Richter propose un va-et-vient continu entre l'Allemagne des années 70 et l'Europe aujourd'hui. Et ce, en mettant en scène cinq artistes, fascinés par Rainer Wer-



Georges Campanac dans «Je suis Fassbinder»/DR Luc Jennepin

ner Fassbinder, homme de théâtre et réalisateur allemand, qui rejouent des scènes des films de leur artiste culte. Celles, notamment (et essentiellement) du film « L'Allemagne en automne » dans lequel Fassbinder

immortalisait une conversation avec sa mère qui avait vécu le troisième Reich, et qui préconisait alors devant son fils sidéré « d'avoir à la tête du pays un maître autoritaire qui serait très bon, gentil et juste »

Un grand cube central projetant des images vidéo, le public est assis en rectangle tout autour de la scène et avec puissance et simplicité le Groupe Merci déploie la mécanique de Richter tout en déroulant la sienne. Pourquoi Fassbinder ? Parce que sans tabou ni concession, il proposait de « détruire l'injustice par les moyens de l'art ». Alors faisant en permanence référence à leur « maître » (Que disait-il à ce sujet, et peut encore aujourd'hui, comme lui, se battre avec son art ?) les cinq comédiens jouent et rejouent des scènes, des interviews, s'invectivent, mêlent présent et passé, parlent identité, migrants, racisme, agressions sexuelles du Nouvel 2016 à Cologne, Aquarius, Merkel et évoquent ces peurs multiples qui coulent dans nos veines et nous conduisent à une vraie impossibilité d'amour.

Nicole Clodi

Samedi 12 janvier (20h) et du mardi 15 janvier au dimanche 20 janvier au théâtre de la Cité (Rue Pierre Baudis). De 12 à 30 €. Tel : 05 34 45 05 05

SOLANGE OSWALD

Connu de longue date pour ses expériences scéniques résolument atypiques, le Groupe Merci présente *Je suis Fassbinder* au Théâtre de la Cité, à Toulouse. Basé sur un texte récent de Falk Richter, ce nouvel « objet nocturne » s'inscrit de plain-pied dans le monde contemporain. Conduisant chaque création de la compagnie en binôme avec le plasticien et scénographe Joël Fesel, la metteuse en scène Solange Oswald soulève le rideau pour *le Brigadier*.

Dossier réalisé par Jérôme Provençal

PLEINS FEUX SUR FASSBINDER

Après *Trust* en 2014, vous revenez aujourd'hui vers Falk Richter avec *Je suis Fassbinder*, écrit par Richter en dialogue étroit avec Stanislas Nordey – la pièce ayant été créée au TNS en 2016 par Nordey. Pourquoi avez-vous choisi de travailler sur ce texte ? Quels en sont les aspects les plus marquants à vos yeux ?

Contrairement à ce que le titre peut laisser penser, la pièce n'est pas une évocation biographique de Fassbinder : elle part de sa figure pour mieux parler de l'époque actuelle. Il n'est pas nécessaire de connaître l'œuvre de Fassbinder pour suivre la pièce et en saisir les enjeux. Je la vois un peu comme une suite ou un prolongement de *Trust*. Les deux pièces ont pour personnages des artistes en crise qui s'interrogent sur leur pratique artistique et sur le monde dans lequel ils vivent. Dans *Je suis Fassbinder*, en particulier, ils s'interrogent sur la nécessité de faire un théâtre plus politique, plus en prise avec la réalité. S'impose alors à eux le modèle de Fassbinder. Ils s'emparent de ses films et de ses pièces, les remettent en scène, les réactualisent pour dresser un parallèle entre son époque et la leur – c'est-à-dire la nôtre. D'une époque à l'autre, les flux migratoires et l'Europe se révèlent les deux problématiques saillantes, sous-tendues en profondeur par la peur de l'étranger et le sentiment d'insécurité inhérent à cette peur. Fassbinder s'est beaucoup confronté avec la peur, appréhendée dans la sphère sociale autant que dans la sphère privée. Cette exploration de la peur constitue aussi un axe majeur chez Richter et traverse toute la pièce.

Le fait que le texte ait été écrit à l'origine pour et avec un autre metteur en scène influe-t-il sur votre approche de la pièce ?

C'est la première fois que nous travaillons sur un texte qui a déjà été monté. Cela représente évidemment un challenge particulier pour nous. J'ai préféré ne pas voir la mise en scène de Stanislas Nordey pour ne pas m'imprégner d'une autre vision. Quant au texte, je l'ai un peu retouché avec l'accord de Falk Richter pour y insérer des références plus directes ou précises à la situation actuelle de

la France. En montant cette pièce, nous cherchons avant tout à montrer le chaos dans lequel nous nous trouvons tous aujourd'hui – sans délivrer aucun message.

De quelle manière organisez-vous ce chaos sur scène ?

Nos créations ne souscrivent jamais au dispositif frontal classique. Nous plaçons toujours le public au cœur du spectacle, avec une jauge limitée à 200 personnes maximum. Semblable à celle de *Trust*, la scénographie de *Je suis Fassbinder* mêle les spectateurs aux acteurs dans une sorte de « factory », de fabrique où les protagonistes conçoivent leurs projets artistiques. C'est à la fois un lieu de création et d'exposition. À un moment, s'instaure un grand débat, auquel le public est invité à participer – l'idée directrice étant de mettre acteurs et spectateurs au même niveau, de leur faire partager les mêmes sensations. Au fond, il s'agit ici de tout remettre en question, de porter ensemble une réflexion passionnée sur l'état de la société, au croisement de l'intime et du politique.

Que représente pour vous la figure tutélaire de Fassbinder ? En quoi vous inspire-t-elle ou vous guide-t-elle dans votre travail théâtral ?

Fassbinder est quelqu'un d'éminemment scandaleux, sulfureux : un pourfendeur absolu de la bien-pensance, en lutte contre tous les conformismes. Il a disséqué les rapports de domination existant à tous les niveaux de la société. Par ailleurs, c'était un fou de travail : il est mort à 37 ans, en ayant écrit et mis en scène une dizaine de pièces et réalisé plus de trente films pour le cinéma ou la télévision. Il ne s'arrêtait jamais. Pour moi, il n'est pas forcément un modèle dans la mesure où je ne suis pas en quête de modèles à suivre, mais il m'apporte énormément. Son œuvre est une source de stimulation inépuisable.

Propos recueillis par Jérôme Provençal

***Je suis Fassbinder* / 9 au 20 janvier / Théâtre de la Cité,
1, rue Pierre-Baudis / 05 34 45 05 05
theatre-cite.com**



AVANT LA RETRAITE

de Thomas BERNHARD

Création 2018

Vu au Sorano

Noir comme les nazis

Dans son testament, Thomas Bernhard avait interdit toute représentation de ses pièces en Autriche, son pays pour lequel il a eu ses mots les plus durs. Dans cette lignée, « Avant la retraite » sa pièce présentée au Sorano par le groupe Merci, est une véritable charge contre les Autrichiens qui non seulement avaient plébiscité Hitler et largement participé aux horreurs nazies, mais encore conservé en eux cette idéologie aussi atroce que mortifère. « *Nous Autrichiens sommes apathiques ; nous sommes la vie en tant que désintéret général pour la vie.* » avait lancé le dramaturge lors d'une remise de prix littéraire. Pièce noire, donc, terriblement sombre, gangrenée jusque dans l'os, entièrement placée sous le signe du pourrissement, « Avant la retraite » met en scène un ancien dignitaire nazi, devenu juge (ce qui en dit long sur le reclassement des nazis après-guerre) qui fête chaque année avec ses deux sœurs, dont une est handicapée, l'anniversaire de la mort d'Himmler, avec lequel il a « travaillé ». La fête d'anniversaire se transforme vite en catharsis macabre et cruelle...

« Pour la mise en scène, il s'agira



« Avant la retraite ». / Photo DR Fabrice Roque

de repousser vers le néant cette idéologie nazie, de l'enfouir et l'enterrer au plus profond, comme on le fait pour les déchets toxiques » avait prévenu Solange Oswald qui signe la mise en scène. Comme à son habitude, le groupe Merci qui aime transformer les espaces scéniques pour les adapter aux propos tenus, a donc plongé le Sorano dans une obscurité brutale de l'âme. Rapetissant l'espace et tapissant les murs de bois sombre pour rendre le lieu étouffant, baissant les lumières, tournant la scène en oblique et plaçant dès l'entrée, pour cueillir le spectateur, comme un cauchemar, le cadavre

d'Himmler plongé dans du formol. La Bête est là. Encore là. Toujours là...

Le jeu des comédiens, entre caricature, diction quasi infantile, pantomime, alignant des horreurs comme d'évidentes vérités, fait de ces personnages de monstrueuses marionnettes, peuplées de certitudes et mues par les fils de haine. C'est dur, acre, acerbe, provocateur tranchant. Noir comme les nazis.

Nicole Clodi

À Sorano, allées Jules Guesde jusqu'au mercredi 23 mai, à 20h. (Relâche samedi 19, dimanche 20 et lundi 21 mai). Tarifs : de 11 à 23€. Tel : 05 32 09 32 35

#PROCÈS-VERBAL

L'entretien non promotionnel

MAI:
« MERCI »
On leur a laissé les clefs du théâtre Sorano : quelle drôle d'idée ! Le collectif de Solange Oswald et Joël Fesel a dit « Merci » et a aussitôt repensé le lieu à sa manière, avant d'inviter le public à un grand raout, dont il a le secret. Le *Brigadier* a donc rencontré pour vous la metteuse en scène et le scénographe. Entretien à deux voix, chez eux, au Pavillon Mazar.
Bénédicte Soula

FAIT
C'QUI
LUI PLAÎT



PROCÈS-VERBAL - Mai : « Merci » fait c'qui lui plaît



© Fabrice Roque

même, jusqu'au désagréable. C'est le prix à payer pour tout détruire, et pour qu'il y ait effet de catharsis. On va peut-être nous accuser de mauvais goût, mais c'est pour dire quelque chose... C'est pour anéantir cette parole, comme Bernhard le fait lui-même.

Un mot sur le choix des trois comédiens de cette pièce : Catherine Beilin, Georges Campagnac et Marc Ravayrol ?

Joël : Ce sont les pièces maîtresses du Groupe Merci... Le choix des œuvres se fait aussi pour eux, avec eux. Georges Campagnac, c'est un bouffon, il te séduit, il te regarde, il te prend la main et crac il le te bouffe une phalange ! (rires)

Solange : Il est si gentil en plus ! Et il fait toujours des rôles de méchants... Et puis Catherine et Marc sont aussi des permanents. Tout se fait avec eux, les pièces, mais aussi toute l'action culturelle.

Enfin, on sait l'importance de la scénographie dans vos créations. Pouvez-vous nous en livrer quelques éléments ?

Joël : Vous parlez, j'imagine, de la « scénographie de scène » parce que la scénographie, pour moi c'est plus large que cela : c'est la manière totale de convoquer le public et à cela, j'ai déjà répondu lors des premières questions. Sur scène, ce sera très épuré, puisqu'on a déjà profané le théâtre. Il n'y aura donc pas de décor bourgeois comme on pourrait s'y attendre... Mais il y a une surprise dans le rituel d'entrée...

Avant la retraite / 11 au 23 mai

Sorano, 35, allées Jules-Guesde, Toulouse

05 32 09 32 35 / theatre-sorano.fr

UN MOT SUR L'AFFAIRE MAZAR

Tout le monde se souvient de ce bras de fer médiatisé, il y a deux ans, entre la SARL Pavillon Mazar filiale du Groupe Merci et les propriétaires du bâtiment de la rue Sainte-Ursule. Ces derniers étaient déterminés à vendre leur bien, et ce malgré l'ordonnance du 13 octobre 1945, stipulant que le lieu doit rester un théâtre. À l'époque, une procédure d'expulsion avait été lancée tandis qu'un comité de soutien s'était monté pour organiser un plan de défense du collectif menacé. Qu'en est-il deux ans plus tard ?

« La procédure d'éviction suit son cours, c'est notre épée de Damoclès, expliquent Solange et Joël. Quant au devenir du Pavillon, il est entre les mains des collectivités territoriales pour acquérir ce lieu du patrimoine toulousain et le rénover. Pour préciser les engagements de chacun, une convention devait être rédigée par la Mairie de Toulouse. Or, pour l'heure, et depuis un an, rien n'a encore été fait. Débouchera-t-on un jour sur un "Laboratoire permanent des arts de la scène" inscrit dans une ville Unesco, ou, une fois de plus, les artistes seront-ils priés, à mots couverts, d'aller jouer ailleurs ? »



Avant la retraite

Par Manon Ona, publié le 19/05/2018

C'était annoncé, ils l'ont fait : le Groupe Merci a pris ses aises au Sorano, une appropriation tant architecturale que scénographique, en ce qu'elle redéfinit la notion de salle et travaille le regard du public, en lien avec l'esprit de la pièce autrichienne - c'est ce qui s'appelle biaiser.

L'antre aux immond(ic)es

Brecht évoquait les rejetons du nazisme parmi les générations futures : à son « ventre encore fécond », Bernhard substitue une fin de digestion. L'Europe a un métabolisme trop lent à son goût. On pourrait, dans les années 70, les croire disparus depuis longue date, que non, proteste le dramaturge autrichien, de l'acide plein la plume : voici les derniers relents, les derniers spasmes d'une caste réduite au silence, condamnée à se terrer dans une honorable existence bourgeoise, à supporter, comble de l'enfer, la promiscuité avec une sourde et une tétraplégique rangée aux lubies de la peste rouge... On les plaindrait presque ! - la parodie de la littérature d'exil est ici particulièrement réjouissante.

L'anniversaire de la mort de Himmler sera donc le seul réconfort, le sursaut de fierté dans le renoncement quotidien de Rudolf et Vera. Quelque trente ans après la chute du Troisième Reich, une fratrie composée de cet ancien SS, de cette sympathisante nazie et d'une socialiste vit ses vieux jours dans la solitude, la détestation et une bien facile dissimulation du passé : le frère occupe un poste de choix dans sa municipalité ; quant à la sœur dissidente, honte de la famille, elle ne quitte pas son fauteuil, incapable de mener une résistance autre que passive, par le seul fait d'exister. Ces trois-là revivent au long des jours le scénario haineux de la page d'Histoire que l'on sait, à deux contre une bien sûr.

Thomas Bernhard rappelle la part incestueuse et la dimension fratricide actives dans l'idéologie eugéniste : Rudolf et Vera s'aiment et entretiennent leur nostalgie des temps de gloire, leur colère de constater le déclin de leur pays. Déclin incarné par Clara, ironiquement blessée lors des bombardements américains, et atout maître d'une pièce où le bourreau expie d'être quotidiennement hanté par une figure spectrale - ce que le rituel morbide de l'anniversaire souligne assez clairement. Il y a du Genet là-dedans, non ?

Sur le fil

Il était délicat à trouver, et la sensibilité de chacun sera pour beaucoup dans l'appréciation de la chose. Sans surprise, et c'est aussi ce que l'on préfère, le Groupe Merci a choisi de relever la cruauté par l'humour, et non une plongée sans bouée dans tout ce que cette fable peut avoir de sordide. Au-delà de l'acidité du texte, la mise en scène réserve quelques unes



Avant la retraite

Par Manon Ona, publié le 19/05/2018

de ces incongruités dont les trublions de Mazar ont le secret. L'équilibre est particulièrement juste dans le premier volet, où le jeu sclérosé de Catherine Beilin (Vera), conjugué au statisme glaçant de Marc Ravayrol (Clara), a plus de piquant que son dévissage dans le second volet, un peu trop farcesque ; Georges Campagnac est cependant là qui rééquilibre l'affaire, et quand on joue ainsi sur le fil, on ne négocie pas un duo comme un trio.

Si elle ne provoque plus le scandale comme en 1979, la pièce n'a rien perdu de son grinçant. Le Groupe Merci ne se trompe pas de fantôme et assume pleinement les références à la Shoah, sans quoi il est certain que les tableaux dérangerait beaucoup moins ; soit on affronte le tabou, soit on n'y touche pas. Dans la salle, les réactions sont éloquentes et les spectateurs, partagés entre les partisans de la décence et les hérauts de l'ironie. On y rit jaune, certains avec retenue et un (délicieux) sentiment de honte, qui touche bien à la dimension cathartique évoquée par Solange Oswald ; d'autres ne rient pas du tout. C'est un problème bien de chez nous, or la question n'est pas à franciser avec excès ; Thomas Bernhard ne s'embarrassait pas de notre problématique de l'humour, le fameux *rire (ou ne pas rire) de tout*, il exerce ici, à travers un tableau allemand, son habituel droit d'inventaire et de satire sur son propre pays. Même si elle dépasse cette dimension, l'écriture fut réaction au scandale Filbinger, ce ministre qui dut démissionner en 1978, quand furent révélées ses accointances passées avec le régime nazi : si la farce est féroce et touche à l'inaudible, elle est fondamentalement politique.

Comme l'écriture de Bernhard, l'occupation de Merci perturbe les repères. Tout l'intérêt de ce repli de la salle tient à la taille en biseau, qui joue dans la nuance : le public vit un rapport frontal avec le fragment de plateau, mais dans l'asymétrie, comme si Joël Fescl avait voulu tricher la configuration classique par un simple pas de côté, pervertir la rigueur des axes parallèles et perpendiculaires. Dans cet ingénieux tracé, l'œil bute sur le mur en bois, ne profite jamais d'un dégagement derrière les acteurs. C'est une souricière, un bunker d'un genre nouveau, dont on ressent l'étroitesse et la conversion imminente en cercueil. Un caveau dont l'intimité étouffe, comme s'étouffent les rires.



CI-JE GIS !

Création 2017

Le point sur Toulouse

PAR STÉPHANE THÉPOT



Venez mourir au couvent

« La mastication des morts » hante les esprits de tous ceux qui ont vu cette pièce hors normes depuis sa création au Festival d'Avignon en 1999. Les comédiens du Groupe Merci vont reprendre des extraits de leur pièce fétiche cet automne aux Jacobins. Le public est invité à partir du 18 octobre à déambuler à la nuit tombée dans le cloître avec la troupe de Solange Oswald. Cette performance théâtrale immersive se double d'une exposition de photographies participative dans le réfectoire des Jacobins. On la parcourra le soir muni d'une lampe frontale. Les visiteurs qui le souhaitent pourront se faire tirer le portrait, maquillés et costumés en cadavres, comme les comédiens. Une expérience inédite pour réfléchir aux représentations que nous avons de la mort à l'époque des selfies. Des visites commentées du couvent seront organisées tous les soirs par des guides-conférenciers sur le thème « regards sur la mort du Moyen Age à aujourd'hui ».

« Ci-je gis ! », du 18 octobre au 14 janvier 2018 au couvent des Jacobins.

théâtre/performance/ exposition Dès ce soir, les morts ont la parole !

Tous ceux qui l'ont vu ne peuvent pas oublier l'impressionnante « Mastication des morts » proposée par le Groupe Merci, en 2012, Port Viguerie, en plein air. Avec une déambulation libre du spectateur qui, dans la tiédeur de la nuit de juin, allait écouter la parole des morts leur murmurant chacun leur histoire. C'est une variation originale de cette « Mastication des Morts » de Patrick Kermann, déclinée au Couvent des Jacobins en spectacles et exposition que propose le Groupe Merci « Ci-je gis! » un ensemble propositions, à la croisée des chemins entre spectacle vivant, exposition immersive et photographie, qui abordent le tabou de la mort de manière théâtrale et poétique. Ainsi, dès ce soir, à la nuit tombante, dans le jardin des Jacobins s'il fait beau, à l'intérieur du cloître s'il pleut, on pourra aller écouter « **Les dialogues d'Outre-Tombe** ». Sur le même principe de la « Mastication », trente-huit comédiens vous raconteront leur vi et et le récit de leur passage dans l'au-delà. Libérant leur parole, petite phrase bien à l'ordre du jour. Il suffira de s'asseoir à leur chevet et de les écouter...

En parallèle, à partir d'aujourd'hui on pourra voir dans le couvent « **Le cimetière des portraits** » une exposition photographique mutante. Soit une galerie de portrait de gisants ou plutôt d'hommes et de femmes jouant aux morts, rappelant ainsi la tradition des gisants. Cette exposition *mutante*, parce qu'elle sera enrichie par une cinquantaine de nouveaux portraits... d'une e cinquantaine de Toulousains qui acceptent de jouer au « **Je(u) des transis** » soit d'être maquillés, photographiés exposés e gisants. Avec des prises de vues qui commenceront dès ce vendredi.

Alors on dit quoi ? S'en fout la mort et on y va !

Nicole Clodi

Au Couvent des Jacobins « **Les dialogues d'Outre-Tombe** » Huit représentations les 18, 19, 20 et 21 octobre à 20h30 et le 8, 9, 10 et 11 novembre à 20h30. Tarif : 8 € (incluant l'entrée au couvent et à l'exposition)/Sur réservation, dans la limite des places disponibles. Tel : 0892180180 et www.jacobins.toulouse.fr. Exposition « **Le cimetière de portraits** » du mercredi 18 octobre au 14 janvier 2018. Du mardi au dimanche de 10h à 18h. Entrée : 4 € / 2 € / site commentée : 7 € / 5 €. Je (u) du transi. Encore quelques places pour faire le morts en portrait. Tel : 05 61222381



Morts ou mais bavards.... / DR Luc Jennepin



Ci-je gis !

Par Agathe Raybaud, publié le 25/10/2017

« Pourraient changer l'eau quand même »

Nadin Juliette,
née Ronchon, 1929-1986

Quel bonheur que de visiter à nouveau le cimetière de Moret-sur-Raguse grâce à l'installation *CI-JE GIS !* proposée par le Groupe Merci au couvent des Jacobins. Une variation sur leur mise en scène emblématique de *La Mastication des Morts* de Patrick Kermann, qu'ils ont rejouée et retravaillée déjà plusieurs fois depuis la première représentation en 1999 à la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. On retrouve cette fois les Vinchon, les Grangeon, les Lespinasse, les Riboux et les autres défunts du village en communauté restreinte à 38 pour des *Dialogues d'Outre-Tombe* dans le cloître, à deux pas des reliques de Saint-Thomas d'Aquin.

Pourquoi garderaient-ils leurs dents, si ce n'était pour mastiquer?

Dates de naissance et de mort, noms, épitaphes, fleurs de céramique et photos en médaillons : combien d'histoires bruissent entre les tombes et éveillent l'imagination de celui qui s'y promène ? Patrick Kermann a eu l'idée brillante de faire parler tous les morts d'un petit cimetière rural : obsessions, règlements de compte, secrets de famille, regrets éternels... Asseyez-vous auprès de leur cercueil et ils vous révéleront tout ce qu'ils avaient tu et sont condamnés à ressasser pour l'éternité, en boucle. Macabre ? Au contraire. Ces défunts qui pourraient être nos aïeux et qui livrent ce qu'ils ont de plus intime parlent bien de la vie, de ce qu'elle a de plus sublime et de plus tragique, de plus joyeux et de plus sordide. Des monologues polyphoniques tantôt drôles, poignants, absurdes, tous extrêmement bien écrits, pointant avec justesse les enjeux qui traversent un groupe social et les diverses facettes de notre humanité. Un travail sociologique d'une grande finesse sur la France du XXe siècle et un remarquable cisèlement stylistique qui offrent un ton et une personnalité singulière à chacun des personnages, une forme de vérité les rendant particulièrement émouvants. Le spectateur devient leur confident, recueille une parole essentielle, vitale, qui leur permettra peut-être de trouver enfin la paix. Belle conception du verbe dramatique. En outre, cette expérience théâtrale existentielle est menée à la perfection par le Groupe Merci, tant du point de vue de la direction d'acteurs que de la mise en scène : les trépassés reposent dans leur cercueil noir, mains serrées sur la poitrine, visage éclairé d'une petite lampe et yeux dans ceux du spectateur jusqu'à leur dernier soupir ; l'une des trouvailles réside en ces costumes posés sur les corps, qui leur confèrent une étrangeté et une immobilité mortuaire saisissante.

Exploration psychopompe

Un dispositif qui a été réinvesti pour créer un cimetière de portraits, à visiter à la lampe frontale dans le réfectoire des Jacobins, transformé en immense crypte. Là encore, le public déambule entre les cercueils, cette fois habités par des portraits en taille réelle de spectateurs belges photographiés en gisants, yeux ouverts, avec les costumes des personnages ; des spectateurs saisis avant d'assister à la pièce, mais imprégnés de quelques phrases du texte. Un simulacre orphique que l'on imagine à la fois déstabilisant et jubilatoire, auquel a été également invité le public toulousain en un *Jeu du Transi* dont le résultat viendra compléter l'exposition. Là encore, l'expérience fonctionne pleinement – et pas seulement parce que les photos de Luc Jennepin sont superbes et que la scénographie, le jeu sur les lumières et les sons rappellent qu'une exposition réussie, c'est aussi de la mise en scène – : c'est que cela nous renvoie à notre propre rapport à la mort et à nos morts, en s'appuyant sur les rituels associés, mais en les dédramatisant aussi avec tendresse et humour noir. Une posture à mi-chemin entre les vanités de la Renaissance exhortant chacun à se rappeler sa fragile condition, et les fêtes des morts qui, dans bien des cultures, sont tellement plus gaies que chez nous qui ne les envisageons que sous l'angle du deuil. Ainsi, tous ces morts que vous visitez-là sont bien sortis de leur tombe et si vous prêtez attention, vous reconnaîtrez leur visage dans la rue.

EXPO PHOTOGRAPHIQUE AUX JACOBINS

REGARDS DE L'AU-DELÀ



Mains croisées, ils nous regardent dans « le cimetière des portraits ». Où sont-ils ?... /Photo DDM, Michel Labonne

Depuis la mi-octobre, aux Jacobins, le groupe Merci se rit du tabou de la mort à travers « Ci-je gis ! ». Un ensemble de propositions mêlant spectacle vivant et exposition photographique. Ainsi dans le spectacle « Paroles d'Outre-tombe » qui sera à nouveau joué du 8 novembre au 11 novembre dans le cloître des Jacobins, trente-huit comédiens, couchés dans leur cercueil, bavards comme des pies, nous racontent leur vie et leur trépas. En écho, mais en silence, les morts sont à nouveau là, mais ils se taisent, dans la détonante exposition photographique « Le cimetière des portraits ». Sages comme des images- et pour cause- puisque tous ces morts sont des vivants-

cinquante habitants de Charleroi -qui ont accepté de jouer au « jeu du gisant » soit d'être maquillés, vêtus et photographiés dans leur dernière demeure. Alors ils sont là, dans leur cercueil, grandeur nature, allongés, mains croisées sur une poitrine qui paraît déjà creuse, - les vêtements sont posés sur le corps et non mis, donnant cette impression de vide — ou plaqués à la verticale contre un mur. Chacun avec quelque chose de différent dans le regard. Une lumière ou une obscurité. Une tristesse où ou une jubilation. Nous fixant de là

**Cinquante
Toulousains
photographiés,
maquillés en gisants**

où ils sont. D'ici ou de l'au-delà. Du fond eux-mêmes ou d'ailleurs. Mais ce n'est pas tout. On n'en finit jamais avec la mort : évolutive et participative, l'exposition est en train de s'enrichir des portraits de cinquante Toulousains qui, sous l'objectif talentueux du photographe Luc Jenne-min-jouent, eux aussi, pour l'éternité d'une image, à faire les morts. Complétant ainsi au fur et à mesure des prises de vues (prochaines séances photo les 10 et 11 novembre) cette galerie fascinante. Alors, dans cette expo pas tout à fait comme les autres, on entre, lampe frontale sur le crâne dans

ce provisoire domaine de la nuit éternelle. Et le visiteur est ainsi convié à rompre le rideau de l'obscurité, déambulant au milieu de cette funeste galerie de portraits. Macabre ? Non pas vraiment... Sidérant parfois. Comme cette fillette de 14 ans qui nous regarde comme si elle avait déjà tout vécu. Et rassurant même. Car en affrontant ainsi le tabou suprême de notre propre finitude, on ressent quelque chose qui nous relie puissamment à toute l'humanité. Non, ça n'arrivera pas qu'à nous...

Nicole Clodi

Exposition « Le cimetière des portraits » au couvent des Jacobins, jusqu'au 14 janvier. Vernissage avec tous les Toulousains photographiés, le mercredi 15 novembre à 18 h 30.

Ci-je gis ! / 18 oct > 14 janv / Couvent des Jacobins
 jacobins.toulouse.fr
 groupe merci.com

FLASH A VU



Ce n'est pas souvent qu'on peut faire l'expérience de toucher la mort du doigt sans qu'elle nous réfrigère illico. Alors quand les gisants du Groupe Merci investissent les Jacobins pour un spectacle et une expo photo, on a envie de jouer avec eux.

Au cœur du cloître

Promouvoir le patrimoine en y associant des manifestations culturelles, c'est parfois juste une idée sur le papier, mais là, elle colle d'emblée à la photogénie du lieu : on sait le Groupe Merci friand d'endroits singuliers et le cloître des Jacobins est un havre idéal à sa balade en outre-vie : nimbé d'humidité automnale, quadrillé de petites haies, sentant l'humus crépusculaire, la terre molle, il sait du haut de ses quatorze siècles prêter sa sérénité à l'exercice. Côté thématique aussi, en lieu de prière et de sépulture, l'endroit est sur-signifiant mais il n'écrase pas la proposition : on y sent affleurer partout les vies qui l'ont habité. L'invite artistique de cette épure de *La Mastication des Morts* est d'ailleurs toute simple : « *Asseyez-vous au chevet de morts bavards et écoutez le récit de leur passage dans l'au-delà* ».

Des morts facétieux

C'est donc attentifs et souriants malgré la gravité du sujet, armés de nos petits pliants, qu'on se pose au gré de l'humeur dans ce jardin labyrinthique où sont couchés trente-huit morts dans leurs cercueils à ciel ouvert. Il y a de la surprise : les morts sont facétieux, ils se hêlent soudain entre eux à travers le soir ; il y a de l'émotion : un visage de femme tout en rides et en pommettes ou un corps gêné étreint par de grosses mains torves vous rappellent peut-être quelqu'un ; il y a du rire : c'est si bête la mort quand c'est un accident ; il y a de la petitesse quand ces morts ragotent sur des choses dérisoires ; et il y a du vertige quand ils (comme nous) brassent des immensités qui les dépassent. Il y a enfin ces histoires, ces regards échangés, et l'occasion si belle de fureter dans l'église, dans les chapelles, de passer sa main sur les pierres encore tièdes du soleil de l'après-midi, pour se souvenir sans peur qu'on y va tous. Et ça fait un beau moment, malicieusement philosophique. **CÉCILE BROCHARD**

ON
 DIRAIT
 QU'ON
 SERAIT
 MORT
 (MAIS QU'ON
 PARLERAIT
 QUAND MÊME)



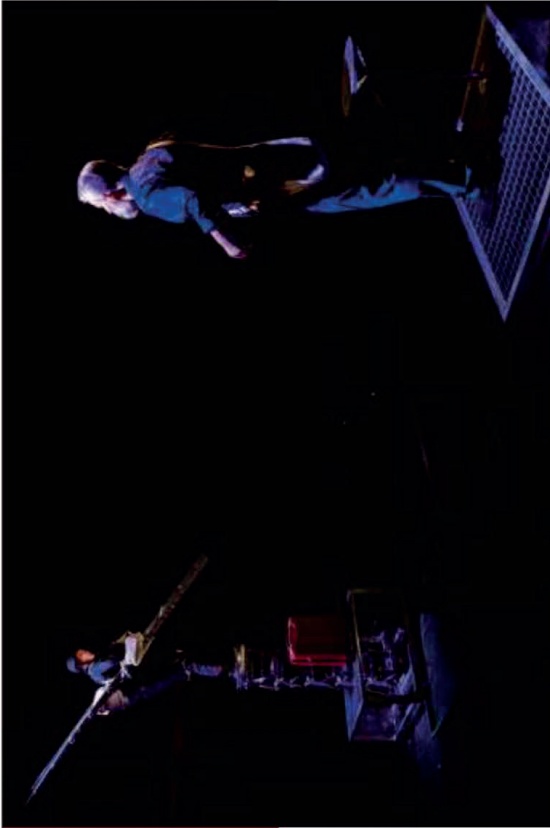
PROGRAMME

de Éric ARLIX

Création 2017

CULTURE/ SCÈNES

Elliott Pineau Orcier
et Georges
Campagnac. PHOTO
FABRICE ROQUE



Groupe Merci, vaste «Programme»

Le collectif toulousain présente une performance acrobatico-existentielle d'après un texte d'Eric Arlix.

Puisque tout doit être nommé, on a rangé *Programme* dans la catégorie «cirque». Du moins est-ce dans le cadre du festival gersois Circa que le spectacle a été créé, troisième Biennale internationale des arts du cirque (Biac) de Marseille-Provence qu'on le découvrirait en début d'année, dans un lieu aussi excentré (le théâtre NoNo) que le projet, lui, paraîtra un brin excentrique. Mais pas insensé. Ses concepteurs parlent

d'une «forme brève» (quarante-cinq minutes, plus un prologue vidéo) ou «objet nocturne», inscrit dans un cycle visant à «expérimenter les limites de la théâtralisation». Et nous ? D'une performance acrobatico-philosophique. Ou d'un jeu de l'oe où l'individu, comme prisonnier d'un cauchemar éveillé, risquerait de devenir le dindon de la farce. Ou d'un stage commando, saadiquement divertissant, dont on prendra le parti (politique, aussi) d'en souffrir... Mais vu qu'il y a de

qui s'y perdre, on peut aussi s'en tenir à une présentation plus rectiligne du parcours torve. À l'origine du projet, le Groupe Merci est un collectif toulousain qui, depuis plus de vingt ans, «*invente des îlots pour mettre en jeu les questions de notre temps avec des auteurs vivants ou des langues contemporaines*». Ainsi Eric Arlix, familier de la bande, écrit-il *Programme* en s'inspirant d'une exposition du plasticien britannique Simon Starling, présentée en 2010 au MAC/Val

de Vitry-sur-Seine. C'est ce texte que déclame sur scène Georges Campagnac, comédien aux faux airs de Bouli Lanners, dont l'apparente bonhomme ne résiste pas totalement à la forme injonctive de la tirade, tout du long à la deuxième personne du singulier : «*Ne suis pas ton énième krach personnel. Ne sombre pas dans la dépression (l'inverse de la performance). Ne deviens pas un homme en panne. Donne le meilleur, c'est maintenant.*»

Pour autant que Campagnac incarne la fête, les jambes et les bras sont ceux d'Elliott Pineau Orcier, transfuge du Lido, l'école de cirque de Toulouse, qu'on découvre en vilaine posture : encombré d'accessoires volumineux (sacs, valise, micro-ondes), l'acrobate-contorsionniste-cas-cadeur (le casque et les genouillères font foi) haletant se meut comme il peut sur des pontons et des échelles métalliques, d'où il risque à tout instant de chuter. Les enfants – et certains adultes – se marrent. Pour

tant, suggérant aussi bien les dérivés du management en entreprise (le fameux travailler plus pour... travailler plus) que la tragédie de toutes ces populations condamnées à l'errance, c'est bien de cruauté sociale dont il est ici prioritairement question.

GILLES RENAULT

PROGRAMME
par le **GROUPE MERCI**
au théâtre Garonne,
à Toulouse, dans le cadre
du festival **In extremis**,
vendredi et samedi.

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Un cascadeur dans un monde sans pitié.

PROGRAMME
CIRQUE-THÉÂTRE
GROUPE MERCI

TT

Tout commence dans l'obscurité. Un récitant y égrène une série d'injonctions, dont le spectateur désorienté ne saisit pas immédiatement la portée. « *Ne subis pas ton énième krach personnel. Ne deviens pas un homme en panne.* » 1 Paroles d'un directeur de stage ? d'un coach ? d'un responsable des ressources humaines ? Une silhouette surchargée de sacs, un four à micro-ondes en bandoulière, descend alors d'un piédestal, tel un gladiateur dans l'arène, et tente de relier différents pontons métalliques au moyen d'échelles qui se dérobent... La froideur de l'acier résonne avec les dures paroles de l'auteur Eric Arlix.

Il fallait un cascadeur (et boxeur) pour oser tous ces sauts et rétablissements entre deux structures légères. Tour à tour acharné et burlesque, le jeune Elliott Pineau Orcier, fraîchement diplômé du Lido, l'école de cirque de Toulouse, se révèle bien armé, avec son casque et ses genouillères, pour se frayer une voie dans ce monde sans pitié. La vie aujourd'hui se réduit-elle à un meurtrissant parcours d'obstacles ? Créée au festival Circa, à Auch, en octobre, la pièce, qui a bénéficié du regard du funambuliste Pierre Déaux, pourrait tout aussi bien trouver sa place dans une manifestation dédiée aux écritures contemporaines. Un exercice de haute volée. — **Mathieu Braunstein**

1 Texte d'Eric Arlix, éd. MAC/VAL, 3€.

| 40 mn | Les 7 et 8 juin, Châlons-en-Champagne (51), dans le cadre du festival Furies, tél. : 03 26 65 90 06.



Programme

Par Manon Ona, publié le 20/05/2017

Bienvenue dans un monde où finalement tout est simple et où tout sera bien qui finira bien par nous endormir (la clé pour vivre une vie sans projet).

Le Guide du démocrate, E. Arlix / J.-Ch. Massera

Aimantation de la deuxième personne, accumulation de futurs à valeur injonctive, d'éléments visuels composant un parcours dans une place forte. Portes à ouvrir, ponts à franchir, boutons sur lesquels appuyer. Et surtout, rester calme. Profiter. Ils y touchaient déjà en 2006 avec *Colère*, ils y goûtèrent de nouveau en 2011 dans *A notre chère disparue, la Démocratie* : le groupe Merci revient vers l'écriture polymorphe d'Eric Arlix pour cet objet nocturne n°26. L'écriture, mais pas que. Commandé en 2010 par le musée d'art contemporain du Val-de-Marne, *Programme* résulte d'un dialogue entre Arlix et un artiste exposé au Mac-Val, le plasticien britannique Simon Starling. En cela, l'ouvrage relève lui-même de l'objet artistique.

Cette œuvre bicéphale, le groupe SansDiscontinu l'approchait, en 2012, sous l'angle d'un dispositif sonore, accentuant une sorte d'abstraction technologique, l'entrée du spectateur-auditeur dans un antre informatique, pourquoi pas un jeu vidéo dont il serait le héros. Le groupe Merci a choisi une piste différente, complémentaire d'ailleurs, qui assume nettement – et ce n'est pas une surprise, l'objet étant conçu par Joël Fesel – la part plastique de *Programme*. La part Starling, en somme, comme convertie aux arts de la scène.

« Tu hésiteras sur le parcours : est-ce une boucle ? »

Incarné par Georges Campagnac, le texte d'Arlix s'établit progressivement comme la logorrhée d'un coach exalté – progressivement, car cet objet nocturne ménage aussi, durant cinq délicieuses minutes, l'effet que peut avoir ce texte quand il nous parvient de manière désincarnée. Dès lors que la lumière se fait sur le comédien, et que la cible de ce coaching se précise sur le plateau en la personne d'Eliott Pineau Orcier, le texte devient performatif, jetant l'acrobate sur un parcours fermé, lui ouvrant l'appétit de l'épreuve, l'excitant au surpassement (bien réel), jusqu'à ce qu'il devienne super-héros dérisoire, athlète-albatros des temps modernes. Les machines de Joël Fesel agitent leurs articulations métalliques, tandis que des échelles deviennent pont-levis de fortune, dans une joyeuse parodie de parcours du combattant. Surtout, ne pas tomber. Renoncer à chercher la porte principale : la sortie est ailleurs.

La progression du coach, elle-même circulaire, tourne au piège verbal : le texte boucle, et tandis que les mêmes injonctions et éléments de description reviennent par bribes, les mots changent de sens, grâce aux modulations de Georges Campagnac et à quelques réjouissants



Programme

Par Manon Ona, publié le 20/05/2017

contrepoints avec ce qui est donné à voir.

On n'a pas fini d'entendre parler du *new-management*, dont les méthodes devraient infuser depuis l'Elysée même pour quelque cinq ans ; en cela, *Programme* est féroce ment politique. Une encombrante valise rouge entrave le parcours du héros, où figure le titre d'une œuvre d'Alain Ehrenberg - sociologue à qui l'on doit *Le Culte de la performance* et *L'Individu incertain*, réfléchissant entre autre sur la notion d'individu-trajectoire, en marche vers la conquête entrepreneuriale.

Sous les rires générés par la situation et les cascades, les poulies grincent : bienvenue dans la matrice. Est-il possible de créer un accident de parcours qui ne soit pas prévu par le parcours ? Y a-t-il, dans l'enchaînement et la circularité du programme, une possibilité de déprogrammation ? Une issue de secours ? Un grain - voire un Tic Tac melon - à semer dans l'engrenage ? Ce bref opus réjouit, mais de ces réjouissances qui touchent à l'inquiétude.

Terreurs et espoirs d'un monde d'après la catastrophe

Avignon/Théâtre. Les seize acteurs du Groupe Machine arrière convient à un parcours-spectacle

DE QUELQUES CHOSSES VUES LA NUIT, de Patrick Kermann. Parcours-spectacle mis en scène par Solange Oswald et Guy Martinez. Avec la troupe du Groupe Machine arrière. Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Jusqu'au 26 juillet, à 22 heures et 1 à heure (sauf le 21). Tél. : 04-90-14-14-14. 80 F et 100 F. Durée : 1 h 40.

Ils sont seize, seize personnages perdus dans les ruines d'un monde mort. Il ne leur reste que la parole, encore que plusieurs d'entre eux aient perdu tout vocabulaire. Pour pénétrer dans cet univers désolé, un guide, homme en frac noir seulement muni d'une lampe-tempête. Dans le hall d'entrée de la Chartreuse de Villeneuve, il empoigne sans trop de ménagement des spectateurs au nombre de cinquante, pas plus. « Venez à moi mes tendres agneaux/boire le lait de l'oubli/je le sais/assoiffés de torpeur/ vous allez de couches en couches/ et vous tourez en tout sens pour tomber dans le sommeil/venez donc écouter ces his-

toires d'anges déchus aux ailes brisées/je les aime bien moi. » Et par ce mystère qui n'appartient qu'au théâtre, au jeu, docile, une petite troupe s'ébranle à sa suite pour un parcours accidenté dans un monde mystérieux.

FRAGMENTS DE VIE

Il y aura plusieurs haltes, en plein ciel ou dans les recoins les plus sombres, les plus étouffants de la Chartreuse. Il y aura de courts instants de chant, de musique, d'autres de pur théâtre, spectateurs assis ou debout, selon la configuration des lieux. Il y aura des sons, des lumières, des voix, nues ou amplifiées, évidentes ou absconnes. Il y aura des fragments de vie, extirpés de la mémoire, instantanés d'existences révolues, enfuies, enfouies, le faible éclat aussi de lendemains possibles.

De ces *Quelques choses vues la nuit*, on se souviendra de deux hommes juchés sur un toit défoncé, l'un aux dents vertes, l'autre aux dents rouges, disant leur peur d'avoir perdu la raison ; de Siris, la jeune orpheline dont désormais

plus personne ne prononcera affectueusement le nom, poupée troublante au torse velu ; d'un homme jeune, reclus dans l'écran bleu de son ordinateur ; de ces deux ombres, perchés sur un tréteau en forme de gibet, se remémorant avec violence quelques moments passés sur les gradins d'un stade de football ; de ce prisonnier abandonné dans sa cellule qui a tout vu de la déchéance du monde mais ne sait plus les mots pour la dire ; de C., « jeune homme de bonne famille » tellement amoureux de la beauté adolescente qu'il a meurtri chacun de ses amants ; de deux clowns, assis sur des fauteuils de théâtre défoncés, disant les amours impossibles ; du fils de Sisyphus suffoquant dans un cloaque de boue, qui voudrait bien recommencer à vivre, et peut-être à tuer ; d'un garçon et d'une fille, enfin, tout innocence et reminiscences sucrées, et pourtant prêts à l'ultime sacrifice...

Il y a dans cette pièce de Patrick Kermann, écrite en 1994, des parfums de catastrophe, relents des récents conflits du Golfe et de l'ex-Yugoslavie.

Enfin créé dans les conditions du spectacle après de nombreuses lectures, mises en onde et mises en espace, *De quelques choses vues la nuit*, poème dramatique librement versifié, s'inscrit dans le courant des recherches menées par Michel Deutsch ou Didier-Georges Gabilly, ces cris de colère, ces appels à la raison d'hommes clairvoyants et décidés à en découdre avec la marche inacceptable du monde. En ce sens, la pièce, successions de fragments dont plusieurs sont splendides, est une œuvre importante et nécessaire.

Elle est servie par une troupe de seize acteurs, solistes, duettistes ou choristes dont la plupart sont irréprochables, et d'autant plus encore que plusieurs doivent changer de peau et de lieu à la vitesse de l'éclair, rejoignant à la course les décors plantés sur tout le domaine de la Chartreuse. A la manœuvre, Solange Oswald et celui qui fut son élève, Guy Martinez. Ils ont su donner à l'ensemble une cohérence et, souvent, une force inattendue.

Olivier Schmitt



TRUST

de Falk RICHTER

Création 2014

TRUST Théâtre National de Toulouse

Le rire et l'effroi

Le nouvel "Objet nocturne" (24e du nom) du Groupe Merci, est à l'affiche du petit théâtre du TNT. Créé lors du festival d'Aurillac en août de cette année, *TRUST* – c'est le nom de l'objet en question – vient poser ces valises à Toulouse. Ce spectacle n'est pas un hommage au groupe de hard rock français des années 80, mais plutôt une pièce dont le texte est signé Falk Richter, auteur et metteur en scène allemand passablement énervé. Prière d'attacher vos ceintures, les masques à oxygène vont tomber...

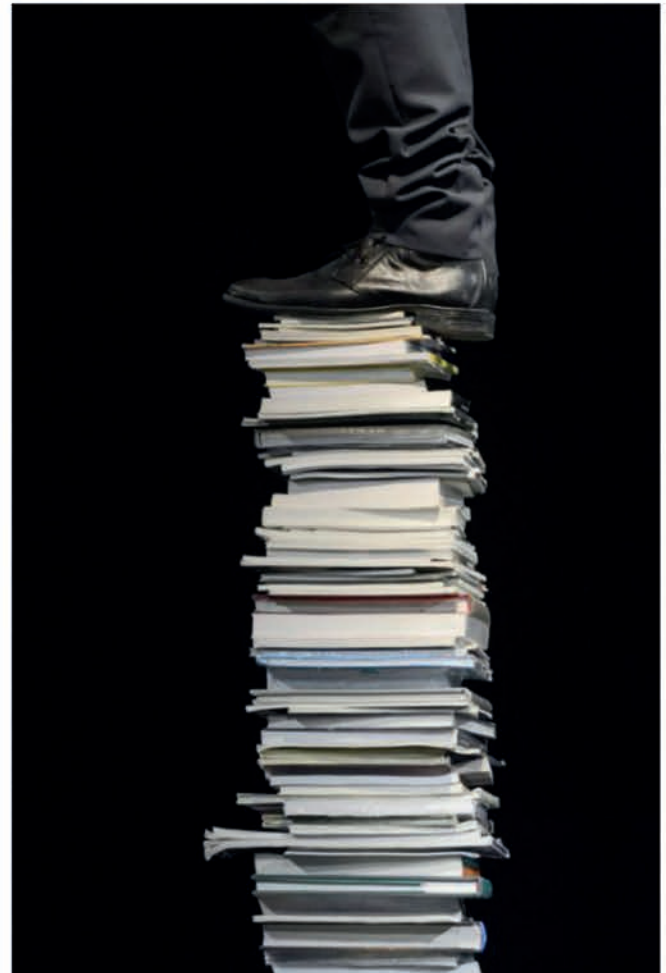
Question de confiance... et d'investissement

Bagages à la main, des hommes et des femmes circulent à pas pressés dans un environnement indéterminé. Cela pourrait être un hall d'aéroport, ou bien des solitudes perdues dans des couloirs de vie. L'essaim désordonné se réunit sous les projecteurs, chacun le sien, placé tout près du visage. Chaque individu s'adresse alors à lui-même des encouragements, comme si la lumière était un miroir reflétant sa propre image. Des litanies de prérogatives et de buts à atteindre, "sois performant", "être désirée", adressés comme autant de stimulants donnant du courage. Car l'être humain d'aujourd'hui a appris à respecter un système de valeurs hérité de la publicité : être beau, apprécié, réussir sa vie, bref, être "bankable" affectivement parlant. Pas facile de survivre au quotidien, un ordinaire fait de relations âpres, de duels dominants / dominés, qu'ils soient professionnels, sociaux, ou amoureux.

TRUST ne possède pas de fil narratif. Il s'agit plutôt d'une succession de "moments", tantôt dialogues, tantôt parole soliloque ; après chaque situation, les personnages cherchent à illustrer ce qui a été donné à voir en un slogan publicitaire ironique. "Ca pourrait s'appeler...". La parole tourne autour de deux pôles. D'une part, la culture d'entreprise, le pouvoir des banques, le règne du CAC 40, et la société de consommation en crise ; d'autre part, des individus lambdas traversant des crises personnelles. Comment l'un modifie-t-il le comportement de l'autre ? Comment des mots comme "productivité", "rentabilité", "efficacité", "libéralisme", agissent-ils sur le psychisme d'êtres humains plongés au cœur de la mondialisation ? L'amour et le couple vus par Falk Richter, sont des cocons contaminés par les valeurs d'investissement et de rentabilité (rapport au temps). La confiance collective en une économie, en un pays, va de pair avec la confiance individuelle en l'être aimé, autant adoré que détesté. Peut-on se tourner vers l'art, censé interroger le monde à l'abri du mercantilisme ? Peine perdue, lui aussi infecté par l'argent, "l'hyperculturalisme", et la consommation de masse.

Les situations montrent l'épuisement d'êtres humains essorés par un désespoir hystérique d'être seul. Le bonheur collectif

Critique



D.R.

Théâtre

TRUST

Texte : Falk Richter

Traduit de l'Allemand par : Anne Montfort

Mise en scène et conception : Solange Oswald et Joël Fesel

Avec :

Catherine Beilin

Georges Campagnac

Pierre Déaux

Pierre-Jean Etienne

Gaetano Giunta

Sacha Saille

Louise Tardif

Collaboration artistique : Pierre Déaux

Dramaturgie : Marie-Laure Hée



est une illusion, le chacun pour soi devient une valeur refuge, au détriment de la solidarité. Seul compte désormais son avenir personnel. "Hier, j'avais envie de faire la révolution ; aujourd'hui, je me bats pour avoir une place de parking." Un homme nouveau est né, le "révolutionnaire-consommateur" : voulant changer le monde, mais désirant être bien habillé, avec des vêtements de marque, et pas trop cher. Quand le paraître ne suffit plus à combler le vide, il est éventuellement possible de "retrouver une stabilité émotionnelle" auprès d'un spécialiste... à condition bien sûr d'avoir une bonne mutuelle. Au royaume de la dématérialisation HD, Richter dépeint une réalité où chacun a la nécessité impérieuse de se présenter sous son meilleur profil (Facebook, naturellement). Il faut se vendre, afficher un narcissisme aveuglant, bannir les défauts. Vive la reconnaissance du "moi", il faut être une célébrité, une star, simplement grâce à une personnalité éclatante. Le risque étant de se laisser rattraper plus tard par une réalité plus que décevante. L'enveloppe corporelle est ressentie comme un bouclier protecteur, mais aussi comme une carapace trop lourde qui serait le frein vers un paradis virtuel idéalisé. Alors que les objets connectés annonceurs de meilleur confort de vie (sic) surgissent peu à peu, une des nécessités vitales est de posséder un réseau de contacts, et a fortiori, du réseau, internet et mobile.

Où la question de la chute se pose vis-à-vis de cette crise financière installée depuis 2007 : est-ce une arythmie cyclique, qui reviendrait d'époque en époque, à une fréquence de plus en plus rapprochée ? Ou est-ce véritablement l'effondrement progressif de tout un système économique à bout de souffle ? Une chose est sûre, le présent selon Falk Richter, est un homme debout en équilibre instable sur une pile de livres. L'avenir... à force de gesticulations, tout finira par tomber ?

Âmes en fibrillation

Les sept comédiens servent avec une rare densité un texte vif et morcelé. L'écriture de *TRUST* engendre une langue volubile, bourrée d'informations, crachée par des personnages au bord de l'épuisement nerveux. Que les dents soient serrées, le visage livide, ou les larmes extraverties, les caractères semblent terriblement familiers (cas extrêmes d'hystérie maniaco-dépressive, ou bien simplement comportements borderline frisant la normale ?). Et quand ils ne parlent pas, c'est le langage non-verbal qui prend le relais. Lors de séquences où les corps aguichent l'œil à coup de chorégraphies moites et ultra-suggestives, c'est l'angoisse et la rage qui transpirent de cette chair habillée. Le désir à coup de morsures et de claques, une faim de l'autre qui fait mal. Il faut bien que le corps exulte... même à l'agonie d'une lente pendaison, certains membres restent érectiles. Chasser l'humain à force de contraintes de perfection, c'est l'animal et ses pulsions primitives qui reviennent au galop.

La mise en scène de Solange Oswald et Joël Fesel offre un univers chic et aseptisé comblant les interstices du texte. Cette matière compacte n'en finit pas de surprendre tout le long du spectacle. De bonnes idées, exploitées jusqu'au bout, sans matières grasses superflues, font de cet "objet nocturne n°24" une pièce insolente et sèche. Le recours à un dispositif où le public encercle l'espace de jeu renforce la sensation de proximité entre comédiens, spectateurs, et environnement crépusculaire. L'habillage sonore quant à lui, composé d'une musique électro feutrée, se fond parfaitement dans ce macrocosme urbain, nocturne, et numérique. Les éclairages suspendus à un grill très bas procurent également d'autres sensations presque cliniques. Le tableau catastrophe sur fond de crash d'avion et de musique heavy-métal sera le coup de grâce, rendant presque anecdotique l'ultime scène de par son

intensité de désastre.

Est-il possible de changer les choses aujourd'hui, d'enrayer cette cavalcade ? Dans ce pas de côté pour observer un système et s'y rebeller, il y aurait quelque chose à aller chercher du côté du film *Fight Club* de David Fincher, moins pour la violence physique que pour la vision pessimiste d'un monde dominé par la publicité et l'argent. Il serait rassurant de penser que l'effet grossissant de la loupe est exagéré, se dire que ce sont eux, les personnages de *TRUST*, qui sont au bord de la dégénérescence et de l'effondrement, et pas les individus bien réels croisés dans la vie de tout un chacun. Et pourtant... Allez, bientôt Noël... A nos marques ! Prêts ? Achetons ! ||

Marc Vionnet

Création lumière et régie générale : Cyril Monteil
Création musicale et régie son : Boris Billier

Du 23 Octobre 2014 au 31 Octobre 2014, à 19h et 21h30

Durée : 1h30

Tarifs : 14 et 25€

Théâtre National de Toulouse

1 rue Pierre-Baudis 31000 Toulouse

Metro Jean Jaures (lignes A et B)

Parking St-Georges

Tél. 05 34 45 05 05 // Fax : 05 34 45 05 21

<http://www.tnt-cite.com>

vu au TNT

Dans un monde si absurde

La Toulousaine Solange Oswald met en scène avec son complice de toujours Joël Fessel la pièce « Trust » de Falk Richter. Leur groupe Merci joue l'œuvre jusqu'à vendredi au TNT. Pour Solange Oswald, il s'agit là d'« une radiographie des psychismes d'aujourd'hui observés à la loupe ». Dans un espace restreint, étouffant, tournent en rond des figures catastrophées, des êtres tourmentés, bloqués sur une ligne entre rêve et réalité, pris tantôt dans des états d'excitation extrême, tantôt épuisés. Ils s'abîment et dérapent et leur folie contamine tous leurs discours, nous les rendant comiques, dérisoires ».

Ils se montrent, s'exhibent, singeant le narcissisme de leurs contemporains, mais ils sont paumés. Les causes de tout cela ? L'absurdité de l'époque. Une pluie de livres symbolisant la pensée, la connaissance, l'art, le savoir envahit l'espace. Mais que font de ce trésor les personnages de ces trésors ? Rien. Ils ne savent pas s'en servir pour construire un monde meilleur. Tout ça est ravagé, annihilé par la course à l'argent, à la consom-



Le groupe Merci./Photo Luc Jennepin

mation, à l'invasion du virtuel. Un personnage se filme en gros plan comme ces gens qui s'adonnent aux selfies. Leurs crises leur découragement, montrent des « moi » qui vacillent, des gens qui se cherchent et ont un sentiment d'étrangeté devant le réel qui a perdu son sens. « Un matin, on se lève et on ne sait plus qui on est, ce qu'on vaut », commente Joël Fessel, ni qui est la personne qui partage

notre vie et qu'on a choisie.

Les histoires d'amour valent-elles tout l'investissement personnel qu'elles impliquent ? Ainsi va la vie, ainsi va la pièce présentée par le groupe Merci, qui, comme à son habitude, met le doigt là où ça fait mal.

A. H.

« Trust » au TNT jusqu'au 31 octobre, deux représentations quotidiennes à 19 heures et 21 h 30. Tarifs : 14 € et 25 €. Tél. 05 34 45 05 05 (www.tnt-cite.com).

Percutant Trust du groupe Merci

Tarbes (65) - Parvis



Un spectacle qui éclaire notre acceptation du capitalisme.

Après «à notre chère disparue, la démocratie», présenté au Parvis il y a deux saisons, le groupe Merci continue à explorer, avec ce tout nouveau spectacle créé cet été au Festival de théâtre de rue d'Aurillac, ce qui fait notre début de XXI^e siècle. Quatre représentations, vendredi et samedi, pour le public tarbais assis dans des fauteuils pliants sur le plateau du Parvis pour découvrir Trust, un texte contemporain de l'auteur et metteur en scène allemand Falk Richter, qui place le capitalisme sous un microscope pour procéder à une méticuleuse dissection.

Un texte décapant qui sonne comme un réquisitoire qui dénonce cette confiance bien mal placée en ce grand dogme qui va bien au-delà du principe économique pour s'imposer irrésistiblement à toutes les dimensions les plus intimes de notre vie quotidienne. Et une mise en scène de Solange Oswald et Joël Fesel servie par huit comédiens qui lui donne, en une heure et demie de spectacle, le relief d'une folie furieuse qui nous fait embarquer de plein gré pour un voyage à bord d'un avion sans pilote.

Stéphane Boularand



À NOTRE CHÈRE DISPARUE, LA DÉMOCRATIE

de Ronan CHÉNEAU, Éric ARLIX

Création 2011

Pronomades: la démocratie est morte; vive la démocratie

« A notre chère disparue la démocratie ». Il n'y avait plus une place libre à l'intérieur de la salle des fêtes de Carbone pour assister à l'enterrement de la démocratie mis en scène par la compagnie toulousaine « Groupe merci ». Les organisateurs du festival Pronomades ont même dû refuser du monde. Les spectateurs étaient installés sur un petit trépiéd tout autour d'un espace matérialisé par des phrases et des figures géométriques projetées sur le sol. Ni fleurs ni couronne, était-il écrit sur le faire-part. Une couronne de fleurs, il y en a eu cependant une, à la fin du spectacle, jetée sur les trois comédiens rampant dans une mare de gel bleu-blanc-rouge comme une métaphore gluante d'une démocratie agonisante. Fracassée sur les compromis, la belle démocratie des origines (grecques), vidés de leur sens les beaux principes



Les acteurs du groupe «Merci».

de la Déclaration des Droits de l'Homme (et du citoyen). Le drapeau flotte avec un léger « flap flap » sur les consciences anesthésiées, les discours mécaniques s'enrayent à la tribune... C'est triste et pourtant, ce fut un drôle d'enterrement. La démocratie est morte, vive la démocratie, tel est le message délivré efficacement par les six comédiens de la troupe, longuement applaudis pour leur exercice intelligent. **E.E.**

théâtre

Merci, la démocratie

Le groupe Merci, piloté par Solange Oswald et Joseph Fessel, ouvre depuis 1996 à Toulouse, de nouveaux espaces de parole théâtrale. Jusqu'au 16 juin, ces comédiens donneront en divers lieux, quatre spectacles: « A notre chère disparue: la démocratie » sera le premier. On en parle avec Solange Oswald, conception et mise en scène.

Monter un tel spectacle, entre les deux tours des présidentielles, c'est pour afficher un engagement personnel?

Nous ne prenons pas parti politiquement dans ce spectacle. Il ne s'agit pas d'un théâtre militant. « Engagé », oui peut-être dans le sens où, pour moi,



La troupe Merci. / Photo Philippe Grollier, Temps machine

tout spectacle vraiment profond devrait encourager le spectateur à méditer. Nous ne donnons pas de leçon, ce serait prétentieux, mais nous mon-

trons la douleur et les effets sur la conscience et les corps d'être dans une démocratie dévoyée.

Que signifie le terme « paysage » pour désigner ces représentations théâtrales?

Nous ne faisons pas de théâtre de rue mais nous convoquons les gens autrement. Nous transportons la tragédie dans des lieux où on ne l'attend généralement pas: Au port Viguerie pour « La mastication des morts », sous une grande tente noire dressée dans le Jardin des plantes pour « Européana, une brève histoire du XX^e siècle ». Ce faisant, nous influons sur le paysage.

Ce spectacle est-il tragique?

Pas du tout. C'est une bouffonnerie

métaphysique, dadaïste, même. Ce n'est pas une thèse ni une grande œuvre complexe. C'est drôle à regarder. Le tragique aujourd'hui, n'est plus dans la transcendance comme dans l'antiquité, ou dans le lyrisme. C'est du Kermannou de l'Ourednik. Le tragique contemporain est lié à la destinée collective. Aujourd'hui, ce sont les hommes qui transforment leur destinée en un enfer et qui doivent prendre leur destin en main.

Recueilli par A. H.

« A notre chère disparue, la démocratie » : au pavillon Mazar (5, bis rue du Prieuré) du 2 au 5 mai à 20 h 30. Tarifs: 10 et 12 €. Tél. 05 61 22 74 66 (www.groupemerci.com).



GÉNIE DU PROXÉNÉTISME

de Charles ROBINSON

Création 2010



VU

Dérives du capitalisme : du sexe et des rires

Au Pavillon Mazar, le groupe Merci propose une œuvre iconoclaste d'un auteur peu connu : Charles Robinson : « Le génie du proxénétisme ». Six comédiens : cinq hommes et une femme, y vantent très sérieusement les vertus de l'entreprise qu'ils ont créée dans une région déshéritée : une sorte de paradis du sexe où tout est possible. Ils détaillent par le menu, non seulement la gamme hi-

larante des prestations offertes, mais aussi la course d'obstacles que représente l'obtention des autorisations et des subventions diverses. Sous les apparences d'une apologie du capitalisme salvateur, la pièce est en fait un petit bijou d'ironie corrosive. Les fondateurs du temple du plaisir singent le discours et les pratiques des managers avec une foi sans réserve, une dévotion absolue

qui va jusqu'à l'extase. La mise en scène table sur la bouffonnerie, collant au délire des personnages dans lequel sombre le final. La scénographie est ingénieuse et suggère une mise en boîte en règle de la religion du profit à n'importe quel prix. C'est libidineux et drôle à souhait.

A. H.

5, rue du Prieuré (quartier Bourse).
Complet. Tél. 05 61 22 74 66.

15/10/2010

Théâtre: «le capitalisme est une aventure sexuelle»

CULTURE. Face à la crise économique, un patron d'entreprise pas comme les autres propose de redynamiser une région déliquescence en puisant dans le terreau humain. Comment? Par la création d'un bordel d'un genre nouveau, sorte de cité idéale, dans le respect de la légalité, de l'environnement et des principes du développement durable. Bienvenue dans le plaisir tarifé, le sexe sans tabou, l'orgasme à tous les coups... Plaisir garanti et discrétion assurée!

Ce temple du plaisir, imaginé par Joël Fesel, est soutenu par des colonnes turgescences qui changent de couleur suivant le discours. En son sein, le chef d'entreprise officie tel un homme d'Église pour exposer son projet, assisté de ses collaborateurs coincés dans une boîte renvoyant à une tribune politique ou ecclésiastique. Tantôt hommes d'affaires, tantôt prêtres, tantôt prostitués, ces prêcheurs toujours à la limite de l'hystérie, sont incarnés avec une ironie corrosive par les comédiens de la troupe.

Sans pour autant être une dénonciation implacable du libéralisme financier, le nouveau spectacle du Groupe Merci s'attaque bel et bien à la faculté de ce système de métamorphoser toute valeur en un objet vendable.

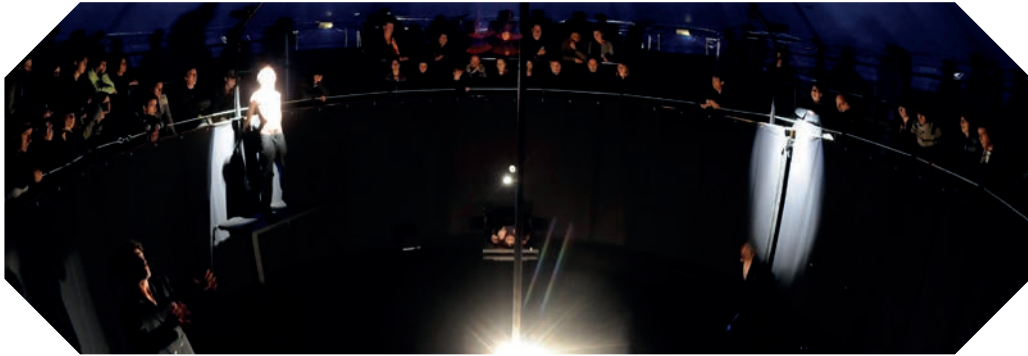
Pour y parvenir, Solange Oswald a travaillé avec son équipe sur le roman de Charles Robinson, calqué ironiquement sur le "Génie du Christianisme" de Chateaubriand. Sauf que la religion n'est pas, ici le christianisme, mais l'économie de marché.

Le pari était risqué par l'âpreté et l'indigence de la langue des affaires au cœur du texte original. C'est donc une sacrée prouesse qu'a réalisée le Groupe Merci pour le mettre en scène et susciter l'imagination du public. Au final, ce 21e Objet nocturne de la Compagnie est une véritable apocalypse cinglante et joyeuse qui détruit les arguments de ce nouveau déisme, comme Sade l'a fait dans son œuvre, tant avec la religion qu'avec la société.

Florence GUILHEM

Photo: **Luc Jennepin**





EUROPEANA, UNE BRÈVE HISTOIRE DU XXÈ SIÈCLE

de Patrick OUDERNIK

Création 2008

SCÈNES

CRITIQUES

Le siècle des ténèbres

Le groupe Merci dresse un panorama chaotique du XX^e siècle. Un fatras de morts et de dates qui laisse pantois.

THÉÂTRE

EUROPEANA

PAR LE GROUPE MERCI

 Aucun inconfort ne sera épargné au public. Il y a d'abord le dispositif scénique : une obscurité profonde, à couper au couteau, sous un chapiteau tout en hauteur. Le plancher légèrement incliné. Et l'obligation de rester debout, derrière un mince garde-fou, en surplomb par rapport au vide. Ficelés sur des monte-charges individuels, les comédiens surgissent d'un endroit invisible en contrebas, montent pour aussitôt replonger, provoquant des haut-le-cœur chez les spectateurs les plus sensibles. Il y a ensuite le texte, une logorrhée de mots et de chiffres dans laquelle l'insoutenable se mêle à la vétille, où les morts de Verdun côtoient ceux de Dachau, où l'invention du Zyklon B précède de peu celle du « soutien-gorge à bonnets compensés » (*sic*).

Dans son petit livre publié en 2001, l'écri-

vain tchèque Patrik Ourednik, exilé en France avant la chute du Mur, livrait un panorama délirant du siècle écoulé (1). Aucune hiérarchisation, aucune chronologie, aucun enchaînement logique apparent dans ce déluge d'informations, de dates, de morts et d'inventions techniques qui semble vomir par un cerveau malade ou par une machine en surchauffe victime du bug de l'an 2000.

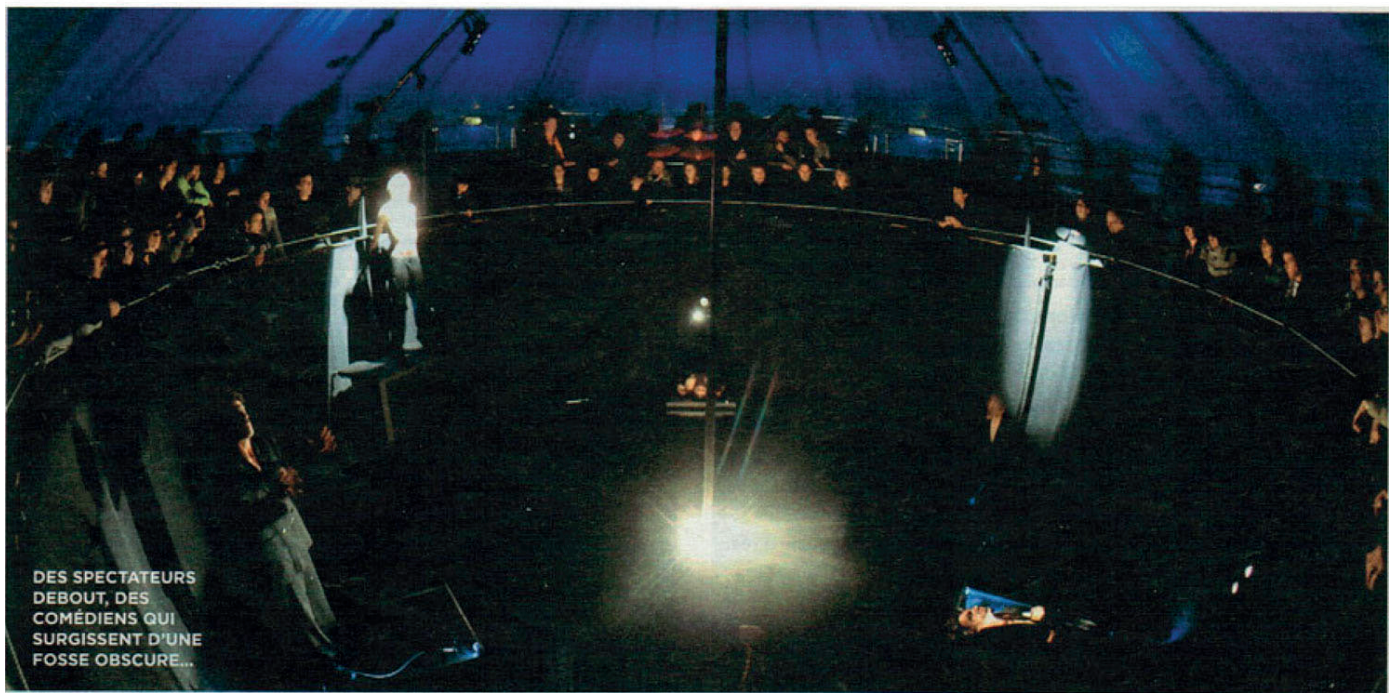
La metteuse en scène toulousaine Solange Oswald a su tailler parfaitement dans ce fatras informatif puissant. Et mettre en condition le spectateur, vulnérable face à cette fresque qui laisse pantelant. Honneur aux comédiens (six hommes et une femme), certains prolixes, d'autres muets, qui tiennent leur partition jusqu'au bout, comme de vaillants soldats montant au front. Les allures physiques (moustache III^e République, lourde poitrine), pourtant, peuvent déconcerter. Et le jeu (zézaïement, surprise feinte) menacer à chaque instant de verser dans l'absurde, sans

jamais pourtant s'y embourber. Sous le chapiteau du Groupe Merci, les catastrophes économiques et les bruits de bottes gagnent en amplitude. La Géorgie hier, Gaza aujourd'hui s'ajoutent à la liste.

MATHIEU BRAUNSTEIN

(1) *Europeana, Une brève histoire du XX^e siècle*, éd. Allia.

Du 28 janvier au 7 février au TNT, à Toulouse (31), tél. : 05-34-45-05-05 ; du 14 au 16 mai à Auch (32), tél. : 05-62-61-65-00 ; du 28 au 30 mai à Foix (09), tél. : 05-61-05-05-55.



DES SPECTATEURS
DEBOUT, DES
COMÉDIENS QUI
SURGISSENT D'UNE
FOSSE OBSCURE...

THÉÂTRE CONTEMPORAIN

Europeana, la mémoire en vrac

Du 5 au 16 juin, le groupe Merci, fondé et dirigé par Solange Oswald et Joël Fesel, présente au Jardin des plantes un spectacle étonnant et ambitieux, « Europeana: une brève histoire du XX^e siècle ». À découvrir absolument.



Briser les codes, envisager de nouveaux territoires, dépoussiérer les vieux rituels et réinventer une géographie des langues et des corps. Le Groupe Merci fait tout cela, et plus encore, depuis une quinzaine d'années. Fondée par Solange Oswald, qui aime travailler avec les acteurs, et Joël Fesel, dont la démarche est plus volontiers plasticienne, la compagnie toulousaine propose des œuvres qui sont autant de ponts lancés entre leurs propres sensibilités, et qui invitent le champ théâtral dans l'univers des possibles d'installations plastiques.

« Europeana : une brève histoire du XX^e siècle » sera jouée une dizaine de fois au Jardin des plantes de Toulouse (après avoir été présentée au TNT en 2009) et représente le deuxième volet d'un spectacle dont « La masti-

cation des morts », sur le quai de la Viguerie, serait le premier. Les deux s'inscrivent dans un projet global, *Paysage pour une Fête des morts*.

C'est un doux euphémisme d'écrire qu'il s'agit là d'un spectacle surprenant, stimulant, audacieux.

S'appuyant sur un texte de l'auteur tchèque Patrik Ourednik, le Groupe Merci invite 120 personnes à se tenir devant un large puits, une « fosse » de huit mètres de diamètre et cinq de profondeur.

Pilule et Zyklon B

Là, un texte tellurique, anarchique, vertigineux dits par des comédiens habités, entraîne le public à travers le siècle passé, ses joies et ses tragédies, ses chiffres délirants et ses mots absurdes en une terrible et incoercible logorrhée. « Ce texte

interroge l'Europe du vingtième siècle, note Joël. On part de cette nuit du 31 décembre et la fameuse peur liée au passage à l'An 2000. Les ordinateurs ont "buggé" et causé la disparition du XX^e siècle dans la mémoire informatique. Cette histoire, c'est un récit presque exhaustif des catastrophes, mais aussi des progrès, des avancées extraordinaires. Le XX^e siècle, c'est les inventions de la pilule, du soutien-gorge à bonnets compensés... et du gaz Zyklon B... Cette mémoire livrée en vrac est vertigineuse. »

« Europeana » a souvent été jouée et a toujours reçu un vibrant accueil public, car elle est la somme, « la catastrophe de nos oublis ». « Surtout, ce texte est porté par sept beaux comédiens, insiste Joël, chez lesquels on sent cette urgence à dire tous ces moments de profusion de mémoire, et une superbe musi-

que de Lionel Giroux. Il y a également des images à la fois très travaillées, très naturelles et, je l'espère, poétiques. » Pour qu'au final, tout au bout de ce texte terrible, on ait une envie, tout aussi terrible. Celle de vivre.

THOMAS LANIER

EN PRATIQUE

« Europeana », au Jardin des plantes de Toulouse, par le Groupe Merci, jusqu'au 16 juin à 21 h, relâche dimanche 10 et lundi 11 juin. Plein tarif 18 euros; tarif réduit I (Carte Toulouse Cultures, groupes...) 14 euros; tarif réduit II (- 26 ans, demandeurs d'emploi, intermittents du spectacle) 8 euros; abonnement 12 euros

Vu

FRAGMENTS D'EUROPE...

Présenté au Jardin des Plantes par le Groupe Merci, « Europeana » raconte l'histoire de l'Europe du XX après qu'un bugg informatique ait effacé toutes ses traces .

Comme c'est sa marque de fabrique, le Groupe Merci place le spectateur dans une situation inédite, faisant quasiment de lui un personnage du spectacle. Assis en haut d'une fosse de cinq mètres de haut, le spectateur découvre, en effet, en ce siècle à la manière d'un archéologue qui verrait surgir, par fragments, l'histoire d'une civilisation disparue... Par un système de monte-charge, les comédiens remontent à la surface, racontant, avec une expression sidérée, sidérante ou implacable, les événements marquants de l'Histoire. C'est puissant, interpellant et le texte du tchèque Patrik Ourednik, clinique, analytique, donne le recul nécessaire face à ce qui reste, dans sa deuxième partie du moins, notre siècle, notre vie...

Petite merveille de mise en scène, avec cette image reflétée dans le sable et que le comédien capture de ses mains, voyage au pays du cynisme, de l'humour noir mais aussi du burlesque tragique quand Frédéric Cuif, mime les armes inventées et utilisées XX^e, frissons absolus dans le récit, pratique, comme un mode d'emploi, des camps d'exterminations nazis. A voir, à ressentir, à écouter, au Jardin des Plantes, jusqu'à samedi prochain. **N.C**

Jusqu'au 16 juin. Tel: 0581 917 99



COLÈRE !

de É. ARLIX, R. CHÉNEAU, K. MOLNAR, J-P. QUIÉNNEC

Création 2006

Théâtre. Le Groupe Merci présente sa nouvelle création au TNT.

Solange Oswald ravive la « Colère! »

Lorsque Solange Oswald se met en colère, elle ne vocifère pas, elle met en garde. Celle qui dirige ses comédiens avec écoute et psychologie a décidé de pousser un coup de gueule salutaire pour rester en éveil. « Nous vivons beaucoup trop dans le consensus », constate la metteuse en scène. « En ce moment nos colères sont étouffées, sourdes. Sans colère nous ne sommes plus des êtres humains. Elle est donc nécessaire à condition de ne pas détruire l'autre. Pour entretenir le feu de la colère, il ne faut pas exploser mais être en alerte ». Avec « Colère! », la nouvelle création du Groupe Merci qu'elle présente à partir de jeudi au TNT,

Solange Oswald espère bien réveiller la conscience citoyenne de chacun. « Pour tenter encore une fois de remettre ensemble dans un équilibre nouveau la folie et la raison. Pour préserver la part d'anarchie et la révolte comme le préconisait Flaubert avec ses "gueuloirs", nous inventons dans notre théâtre ces espaces nécessaires ».

LA SÉANCE DU SPECTATEUR

Une nouvelle fois, Solange Oswald rompt avec les schémas traditionnels de la représentation. Elle conduit le spectateur dans les arcanes de la création en l'incitant à devenir acteur de sa

propre vision de la pièce. Assis, debout, recroquevillé, penché ou perché sur une échelle, chacun a le loisir de se déplacer comme il l'entend à l'intérieur de l'espace. Une « promenade installative », signée du plasticien Joël Fescl, construite autour de quatorze comédiens qui interprètent quatre jeunes auteurs d'aujourd'hui (lire ci dessous). « Des commandes ont été faites à des auteurs contemporains car ils parlent de nos vies, de nos malaises, dans un théâtre qui sert d'exutoire à la sauvagerie », commente Solange Oswald. « Le fait qu'ils parlent de nous, incite à nous regarder aussi nous-même ».

Un regard sur soi et sur l'extérieur que le Groupe Merci expérimente depuis dix ans dans des « Objets nocturnes » dont il présente la dix-huitième forme insolite. Entre théâtre et déambulation poétique.

Jean-Luc Martinez

Quatre auteurs contemporains

Les textes de « Colère! » ont été écrits par **Ronan Chéneau**, né en 1974, qui a publié aux Solitaires Intempestifs « Res/Persona » et « Fées ». Il vient de terminer son dernier roman « Connecticut ». La pièce est aussi marquée de la plume de **Katalin Molnar**, une Hongroise installée en France depuis 1979 qui participe à la revue « Poézi Proleter ». Elle a publié « Poèmes incorrects » et « Chants Transcrits » (éd. Fourbis), « Konferans pour les illétrés » (éd. Al Dante) et « Kantaje » (éd. POL). Troisième auteur à intervenir dans « Colère! », **Eric Arlix** a publié, l'an dernier, « Le monde Jou » (éd. Verticales), à la fois poème sonore et roman d'anticipation. Le dernier écrivain est **Jean-Paul Quéinnec** qui collabore aussi avec la chorégraphe Emmanuelle Huynh notamment dans ses deux derniers spectacles « A vida enorme » et « Heroes ».

Du jeudi 5 au dimanche 22 janvier au TNT (1, rue Pierre-Baudis, métro: Jean-Jaurès). À 20h: du mardi au samedi; dimanche à 16h. Tarifs: 8 à 20€. Tél. 05.34.45.05.05. Bord de scène avec l'équipe jeudi 12 janvier à l'issue de la représentation.

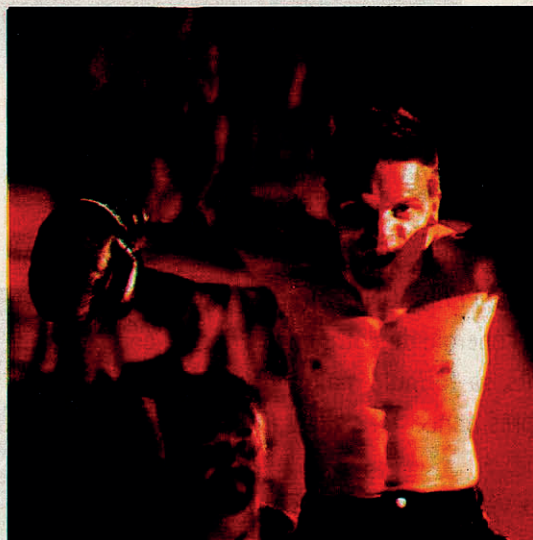
A Villeneuve-lès-Avignon, un collectif de comédiens met **la colère** en scène

Les joueurs de l'ire

La colère est un drôle de truc dans les sociétés contemporaines, un truc embarrassant et vaguement archaïque dont elles ne savent plus vraiment quoi faire. Si les philosophes du passé se sont occupés d'elle comme s'il s'agissait d'une pierre de très grand prix, la colère se trouve aujourd'hui ravalée, dans le meilleur des cas, au rang du très banal « pétage de plombs ». Est-ce de ce constat que sont partis les « gens » du Groupe

Merci lorsqu'ils ont décidé de s'occuper, eux aussi, de la colère ? Qu'importe ! Voilà en tout cas ce collectif de comédiens, emmené par la metteuse en scène Solange Oswald et par le plasticien Joël Fescl, vaillamment au chevet de cette foutue colère, comme ils se tinrent, il y a de cela plusieurs années, au chevet de la mort – le lecteur se rappellera peut-être leur admirable adaptation de *La Mastication des morts*, de l'écrivain Patrick Kermann.

Et tous, donc, de se demander d'abord entre eux, avant même de songer à un spectacle, ce



J.A. LAHOCSINSZKY

qu'ils avaient fait de leur colère, s'il leur en restait quelque part un bout quelconque, si la chose pouvait se partager, si elle

avait une existence propre ou bien si elle avait disparu avec la modernité. Ils finirent par comprendre qu'en effet la co-

Colère ! Objet nocturne n° 18. Un spectacle frappant du Groupe Merci.

lère ça ne va pas de soi, que bien souvent on l'enterre au fond d'un trou, comme s'il y avait de quoi en avoir honte ou en avoir peur... De tout cela et de bien d'autres choses, il reste un spectacle plastique et vigoureux que le Groupe Merci appelle *Colère ! Objet nocturne n° 18* et qui est présenté à la chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon jusqu'au 23 juillet (1).

Daniel Conrod

(1) Tél. : 04-90-15-24-45.

LES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

Éternel retour de la révolte

PARCOURS - À la Chartreuse, Colère ! envoie le capitalisme au tapis.



Villeneuve-lès-Avignon.
Le groupe Merci a
présenté Colère !

Envoyé spécial.

Le groupe Merci a présenté Colère ! à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon (1). La création avait eu lieu au Théâtre national de Toulouse en janvier dernier. Quatorze interprètes sont impliqués dans cet « objet nocturne » (2). Les textes qui le constituent sont d'Eric Arlix, Roman Chéneau, Jean-Paul Quéinnec. So-lange Oswald s'est chargée de la direction d'acteurs, tandis que Joël Fessel a eu la responsabilité de l'installation plastique et sonore, laquelle a son importance dans ce spectacle déambulatoire, commencé par une harangue au pied d'une haute muraille et qui se poursuit à ciel ouvert au cœur du cloître, avec tapis roulants où circulent les comédiens, échelles où grimper pour les spectateurs qui l'osent et trous de serrure où coller l'œil comme dans le Grand verre de Marcel Duchamp.

DONNER À PENSER

D'abord debout, plus tard nous pourrions nous assoir, des sièges dépliant étant mis à point nommé à la disposition du public. Cela s'ouvre donc sur un discours sarcastique qui met en boîte sacrément l'universel triomphe du capitalisme, la solitude qui s'ensuit, la nécessité de retrouver un sens collectif et tout le toutim. Après, c'est le défilé, sur les tapis roulants, d'une infinité de figures grin-

dules de l'époque, ne peut à la longue suffire à nourrir le flot d'un discours amer qui se met à partir d'un certain moment – je ne saurais exactement définir quand, c'est affaire d'endurance individuelle – à tourner court, jusqu'à se retourner quasi contre lui-même par saturation.

L'ESPRIT DE SYSTÈME

Du coup, la forme, entraînant au début, nous apparaît soudain figée par l'essprit de système et une impression de déjà-vu, déjà

entendu il y a longtemps (combien ? Vingt, trente ans ?), en tout cas dans une vie antérieure où le théâtre politique s'avancit sous les dehors échevelés d'une création collective dans laquelle chacun apportait sa pierre pour signifier, par exemple, à l'éphémère communauté des spectateurs, qu'ils vivaient en gros comme des porcs au sein de la « satieté de consommation ». Certes, voilà bien sous nos yeux la démocratie du chagrin sans pitié. On ne peut exiger du

théâtre quelque remède social que ce soit, mais de quoi de quoi l'exiger à la fin ? Du moins peut-on l'exhorter à ne pas s'en tenir au constat commun, à s'approfondir, non pour faire miroiter des solutions mais pour donner à penser un tant soit peu. Écrivant cela, je m'en veux aussitôt, car ces colères en tout genre sont indéniablement sincères et traduisent un élan fervent de révolte, dont on ne nie pas – ici, à présent – une certaine faculté

Jean-Pierre Léonardini

(1) C'était jusqu'au 23 juillet à 22 heures.

(2) Hélène Azéma, Catherine Beilin, Georges Campagnac, Frédéric Cuit, Sophie Delarue, Aurélie Gard, Gaetano Giunta, Bruno Marchand, Alex Moreau, Nadège Perriolat, Marc Ravayrol, Sacha Saïlle, Catherine Sémat, Valérie Surdey.



LES PRÉSIDENTES

de Werner SCHWARB

Création 2004

THÉÂTRE

> Sexe, crottes et religion

La reprise des "Présidentes", texte ravageur et hors normes de Werner Schwab mis en scène par Solange Oswald, est à découvrir d'urgence au Pavillon Mazar

Au cœur de la ville, cachée derrière une grille, une ancienne halle aux grains qui fit aussi office de marché couvert en son temps, est aujourd'hui investie par le Groupe Merci de Solange Oswald et Joël Fesel. Là-bas, dans cet endroit sorti de nulle part, on peut voir une farce féroce de Werner Schwab, auteur autrichien aussi subversif que sa compatriote Elfriede Jelinek. Créée à Vienne en 1990,



"Les Présidentes" est la première pièce de Schwab. Il trouvera la mort dans son sommeil quatre ans et quinze pièces plus tard, épuisé, à l'âge de 36 ans. Provocateur et célébré dans toute l'Europe, Schwab s'est forgé une réputation hautement sulfureuse dans son pays. Avec cette première œuvre, il étale les frustrations de trois

femmes, petites bourgeoises aigries et frustrées, purs produits de la monstrueuse violence du monde.

Trois femmes obsédées par Dieu, le sexe et les excréments humains, parlent sans vraiment s'écouter entre elles. Mauvaises langues et misérables créatures, elles se débattent dans un quotidien triste et sans joie. Elles écrasent leurs congénères pour être mieux entendues dans une société de consommation où l'individualisme est de rigueur. Solange Oswald a choisi trois hommes pour interpréter ces personnages noyés par le système, ce qui provoque d'emblée une certaine forme de rire, mais un rire féroce et cruel. Surtout, le ton est résolument burlesque, comme pour mieux exorciser la tragédie de ces existences pathétiques. Les installations scéniques de Joël Fesel soulignent la froideur cynique du propos que seule la bouillotte distribuée à l'entrée — que l'on serre entre ses cuisses pour pallier au manque de chauffage — peut faire oublier. Ce spectacle indispensable, qualifié d'« Objet nocturne n°17 » par le Groupe Merci, n'échappe pas à l'exigence avec laquelle la troupe a pris la route, empoignant des textes transgressifs mis en lumière dans des lieux atypiques, en marge des circuits officiels. Salulaire.

Jérôme Gac

• Jusqu'au samedi 19 mars, 20h00, au Pavillon Mazar (5 bis, rue du Prieuré, 05 61 21 11 52)

Féroce. « Les Présidentes » par le Groupe Merci, ce soir encore à 18 h 30. Dis moi ce que tu avales et...

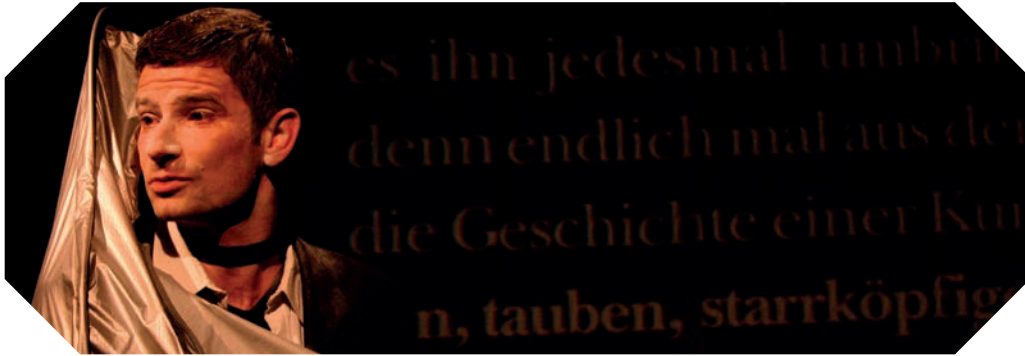


Les Présidentes : cru et décapant, mais vrai. Photo Joël Boyé.

En 1945, personne n'a nettoyé les chiottes en Autriche. La merde nazie est restée accrochée partout. Bien dure et toujours aussi nauséabonde sous l'écorce de la respectabilité de façade... Visible et prompt à se répandre à nouveau, dès qu'on gratte un peu, gourmandise même, pour les plus nostalgiques... Tel est en substance et en termes aussi crus (si ce n'est plus) le propos de Werner Schwab, dans « Les Présidentes ». Werner Schwab, dont c'était la première pièce, en 1990, et qui, en l'occurrence, enfonce le clou sur son Autriche natale là où on l'avait laissé déjà bien martelé en novembre dernier avec les « Dramuscules » de Thomas Bernhard, son maître et celui qui tout au long de son œuvre dénonça justement la cécité des Autrichiens face à leur propre histoire, leurs complicités passées.

Trois femmes perchées sur l'estrade, trois bobonnes bien comme il faut devisant dans une cuisine, trois petites bourgeoises à la catholicité autrichienne exemplaire parlant d'hommes,

du respectable charcutier Josef Ratzinger, de sexe, d'appétits crus... Trois travestis, en fait... Toujours aussi fortement dirigé par Solange Oswald, le Groupe Merci n'en a alors plus aucune lorsque sans quartier, il dynamite ainsi d'emblée les frontières et les limites pour aller à l'essentiel du propos : le refoulé autrichien. Qui ne veut toujours pas voir ses nazis au pouvoir. Tel son ancien président Kurt Waldheim. Tel son populiste Jörg Haider... Et qui donc se roule goulûment dans la fange de ses turpitudes. Un texte féroce, cynique, mais bourré d'humour noir que Solange Oswald sait aussi découper en cruels éclats de rire et qui mérite le détour, comme il prend au pied de la lettre le côté excrémental de l'extrême droite et de ceux qui la font, à force de conformisme et de passivité. Ceux qui avalent tout et n'importe quoi, sans réfléchir à ce qui, au final, ressort à l'autre bout de la digestion quand la politique se fait à l'estomac... à voir, e soir encore, à 18 h 30, au Parvis. P.C.



LETTRE AUX ACTEURS

de Valère NOVARINA

Création 2003

Le Monde

Jeux d'acteurs

Avignon/Théâtre. Valère Novarina conte
le travail des comédiens, studieux et gourmand

RÉSERVE D'ACTEURS : « Lettre aux acteurs », de Valère Novarina et « The Great Disaster », de Patrick Kermann. Mise en scène : Solange Oswald. Avec Georges Campagnac, Sébastien Lange, Kaf Malère.

CAVE DU PAPE DE LA CHARTREUSE, Villeneuve-lès-Avignon. Tél. : 04-90-14-14-14. 60 F (9,15 €). Durée : 2 h 10. À 17 heures. Jusqu'an 26 juillet.

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON de notre envoyé spécial

Est-ce la Chartreuse qui le rend différent ? Le public de Villeneuve-lès-Avignon ne se laisse pas confondre avec celui d'Avignon. En lui, semble se concentrer une espèce très particulière des spectateurs de l'autre rive. Cela se sent à la finesse de l'écoute. Réserve d'acteurs siège dans la cave du pape, une caverne fraîche, qui évoque des trésors de gourmandise plus que d'austères études. Réserve d'acteurs tenterait-elle la synthèse ? Peut-on parler d'austère gourmandise ?

Le programme indiquait la *Lettre aux acteurs*, de Valère Novarina, et *Les Questions du temps qui passe*, d'Eugène Savitzkaya. Au dernier moment, Savitzkaya n'a pas voulu céder ses *Questions*. *Réserve d'acteurs*, comme l'indique le titre, a toujours des acteurs en réserve, attelés à leur texte, piaffant d'être lancés sur les routes. Le charroi suivant était *The Great Disaster*, de Patrick Kermann. Et c'est dommage, parce qu'il est aussi léger que le *Titanic* dont il conte le

nauffrage. Surtout après la *Lettre aux acteurs*, qui tire ses bords entre les icebergs à la vitesse grand vent. La *Lettre aux acteurs* a vingt-cinq ans. Elle ne les fait pas.

La *Lettre aux acteurs* rend les acteurs un peu plus acteurs. Là, il s'agit de Georges Campagnac. Il porte le costume-cravate genre cadre commercial. Son attention est détournée par un livre glissé dans sa poche. Il lit : « *J'écris par les oreilles.* » Incrédule, il met la phrase en bouche, l'oxygène, la fait tourner, claque de la langue. Mais oui, bien sûr... À partir de ce moment, Georges Campagnac va disparaître sous nos yeux (nos oreilles) dans l'acteur. Au passage, il va ressembler à Louis de Funès, puis à Valère Novarina, avant d'estourbir cinq ou dix Georges Campagnac.

À la fin, est-ce le metteur en scène, mécontent, qui veut garder le dernier mot ? Mais l'acteur a tout juste eu le temps de s'arracher la rate et de se couvrir de cendres qu'il est enfermé dans sa housse, prêt à être remisé dans un des grands placards d'acteurs de Réserve d'acteurs. Dans son étui en plastique, muet et immobile jusqu'à la prochaine représentation, il ne peut pas ne pas évoquer ces silhouettes figées au cœur des grands rassemblements avignonnais. Des acteurs eux aussi. Qui se dressent aux carrefours où autrefois on aurait mis un calvaire, ou un ex-voto. Peut-être assurent-ils une sorte de correspondance avec eux.

Jean-Louis Perrier



RÉSERVE D'ACTEUR

Création 2002

Passionnante visite dans la « Réserve d'acteur »

Comment Solange Oswald redonne chair et pouvoir aux mots

— Il faut d'abord graver une centaine de marches pour gagner au 5^e étage du TNT, la salle de répétition exceptionnellement ouverte à une poignée de spectateurs. Puis déboucher dans un vaste espace nocturne troué par des projecteurs qui impriment sur les murs et sur les corps des textes sibyllins et qui dessinent ici et là des volumes métalliques aléatoires animés et des visages et des silhouettes déjà en mouvement. On marche, on se croise, on cherche son propre espace, le lieu de la rencontre. Un peu d'hésitation. Faut-il faire cercle autour de ces quatre comédiens qui se font face pour égrener doctement des clichés sur la politique, l'économie, tels qu'en déversent à longueur de journée la télé et la radio ? Ou continuer à fouiller l'obscurité à la recherche d'un improbable événement ? Dans la pénombre, des chaises surgissent on ne sait d'où, apportées par on ne sait qui. Elles offrent une pause confortable, ici devant deux comédiennes à l'accent vaguement hongrois qui dissèquent un texte disloqué. Et puis ailleurs plus tard, elles vous mènent devant un remarquable comédien, Etienne Grebot, au registre étonnamment étendu. Il évoque une soirée mon-

tranche, qu'on est vite conquis. Et convaincu que les inventeurs de cette « Réserve d'acteur », de cet étrange « objet nocturne », le metteur en scène Solange Oswald et le plasticien Joël Fesel ont trouvé, dans leur désir d'innovation, une très bonne voie.

Car ici l'acteur est tout. Le langage passe par la totalité de son corps et non plus seulement par sa bouche. Il le traverse, le tord, le convulse, le distend, le révèle à lui-même, s'incarne en lui pour trouver toute son énergie. Il le contraint, non pas à transmettre du verbe, mais à donner à celui-ci chair et vie pour un moment d'évidence, de vérité immédiatement accessible. Cette réussite (car c'en est une) est le résultat assurément d'un long travail. Et surtout d'une grande exigence guidée par un seul souci : « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » comme Mallarmé le recommandait aux poètes.

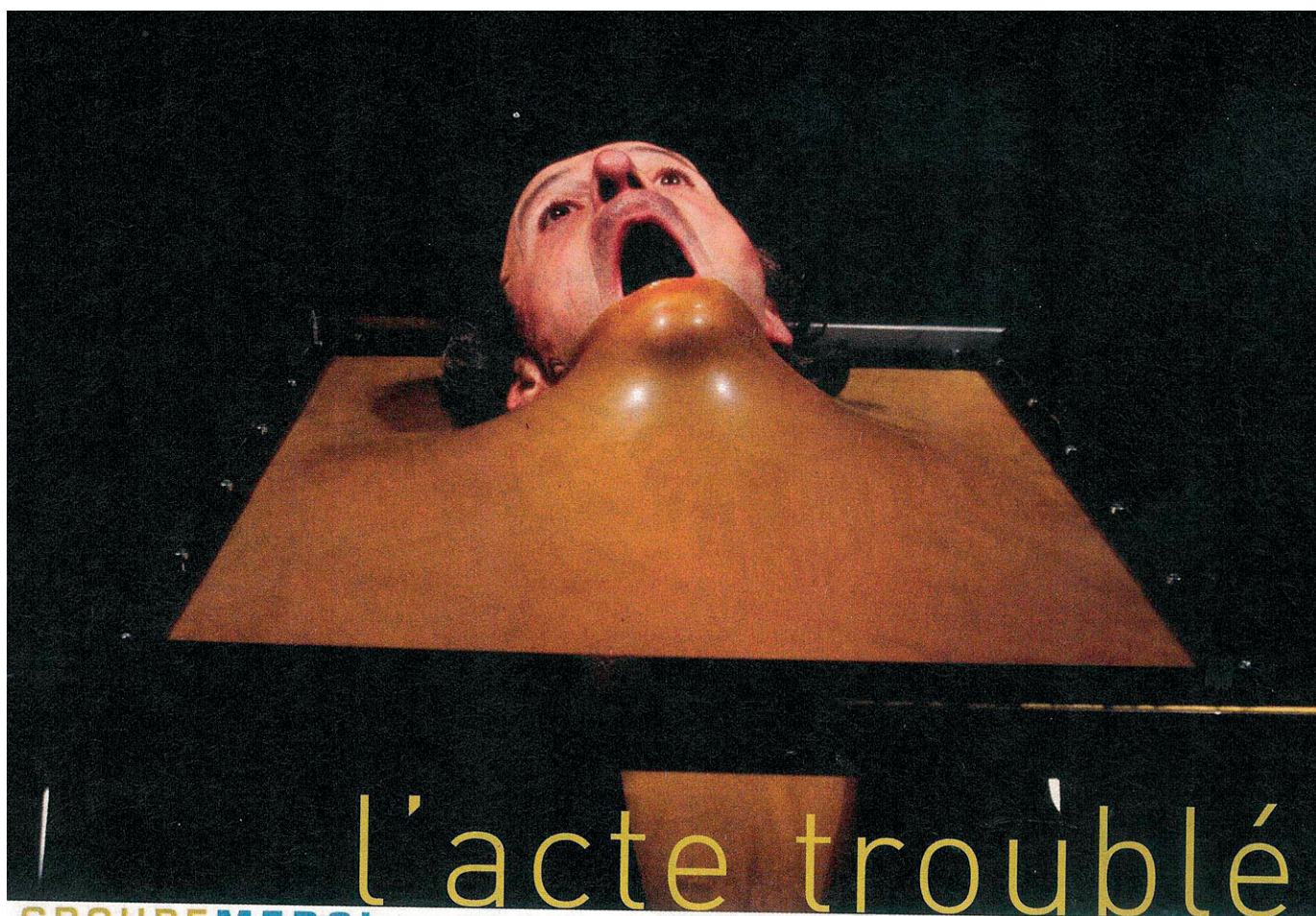
PIRATE DE LA SYNTHAXE-

Deux heures plus tard, nouveau rendez-vous. Cette fois avec Valère Novarina et sa « Lettre aux amateurs ». Un régal pour les amateurs de ce manger de mots, ce pirate de la syntaxe, ce poète du désastre et de la transgression qui bouscule et déstructure allègrement notre langue pour tenter de retrouver sa virginité, la remettre en accord avec les sens. Les comédiens, et singulièrement Georges Campagnac adhèrent avec une tel engagement (et un réel talent) à la dé-



■ Etienne Grebot dans « Réserve d'acteur », un comédien au registre étonnement étendu.

17/11/02



l'acte troublé

GRUPE MERCI



RÉSERVE D'ACTEURS OBJET NOCTURNE N°14

ERRATUM 1 HERVÉ PÉJAUDIER, VALÈRE NOYARTINA

ERRATUM 2 CHRISTOPHE TARKOS, CHARLES PENNEQUIN

ERRATUM 3 OLIVIER CADJOT, KATALIN MOLNÁR, JEAN-CHARLES MASSERA

CRÉÉ EN MAI DERNIER AU TNT, THÉÂTRE DE LA CITÉ À TOULOUSE

DU 5 AU 19 JUILLET AU CENTRE NATIONAL DES ÉCRITURES DU SPECTACLE, À LA
CHARTREUSE DE VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON. TÉL. 04 90 15 24 24

Cherchant d'autres chemins, Solange Oswald veut collaborer avec un plasticien plutôt qu'un scénographe. Les dispositifs de Joël Fescl sont empreints de théâtralité : lorsqu'elle les découvre, c'est « comme s'ils appelaient le corps d'un acteur. » Ils décident de mettre leurs obsessions en commun et cherchent des lieux à tension flottante. En 1996, le groupe Merci présente Quelques choses vues la nuit, de Patrick Kermann, dans des locaux désaffectés de la faculté des sciences de Toulouse. Depuis, le groupe Merci fabrique des objets nocturnes, des dispositifs qui invitent le spectateur à s'approprier l'espace de représentation. Au cours d'une déambulation, le visiteur est amené à traverser l'obscurité, se déplacer, faire des choix. La séparation entre la scène et la salle disparaît, l'objet nocturne est une forme pénétrable qui induit un rapport subjectif : celui qui observe devient témoin, il ne peut plus se contenter de choisir du regard, il doit se déplacer, tout déplacer. Réserve d'acteurs l'invite à traverser le paysage des nouvelles langues qui cherchent et qui déplacent. Le groupe Merci a réuni des écrits fragmentés qui appellent l'oralité puisqu'ils interrogent le jaillissement de la parole ; des voix intérieures monologuées qui s'évertuent à drainer une parole pour l'adresser, pour la décliner en trois séquences d'une heure et demie : la première fait état de la condition de l'acteur, tandis que les suivantes progressent vers une langue bien plus abstraite, plus immatérielle. S'il y a bien dans la notion de réserve cette idée de la perte, du retrait, on y trouve aussi celle de conservation. Comme si le fait de tout retirer devenait un enjeu vital, absolu. Dans Réserve d'acteurs, la couleur est absente, les matériaux sont bruts, l'acteur y apparaît comme abandonné en même temps qu'il est exposé sur des îlots mécaniques. Des jouets-machines qui n'ont de cesse de mettre sa parole en danger, d'entraver son adresse. L'incarnation de la parole se révèle alors comme un acte troublé, brouillé, piégé.



De manière générale, tout votre travail est empreint de noirceur : le noir, c'est l'absence de lumière, l'absence de couleur. Les matériaux que vous utilisez pour la scénographie et les costumes sont sombres et grèses. Est-ce une volonté de retirer des choses ?

Solange Oswald : C'est la volonté de tout enlever. L'acteur est placé sur un îlot de 80 cm², suspendu au-dessus d'un environnement hostile. La présence du noir est venue d'une réflexion sur le tragique. Je ne vois plus de comédie dans les écrits. La comédie, c'est la relation sociale, la société par la société. Le tragique vient d'une réflexion métaphysique. La tragédie interroge le sens de l'existence, donc la mort, le pourquoi de notre présence au monde. Ce ne serait donc pas quelque chose de réaliste mais une forme identifiée en tant que telle. C'est la raison pour laquelle nous aimons jouer sur cette idée d'apparition et de disparition. Vitez parlait de ces morts qui viennent nous parler. Faire apparaître, tient aussi de l'**Ordre des morts** de Claude Régy. Je suis attachée à cette idée d'apparition pour que le spectateur sache bien qu'on se place dans l'illusion. Nous questionnons cette frontière de la représentation mais le personnage est séparé de l'acteur, comme l'acteur l'est du public, comme la scène de la salle. On brouille cette tradition pour l'interroger, pas pour la faire disparaître. La vie n'est pas le théâtre, l'art et la vie sont séparés par une frontière, celle-ci peut être fragile mais doit exister. Nos différentes pièces sont des expositions. Même le corps de l'acteur est exposé dans un dispositif qui ne serait constitué que des restes. Joël Fescl capture des restes de scène qui deviennent des radeaux. Ce sont les restes du théâtre, de la tragédie antique.

Le noir, c'est aussi la couleur du deuil. Vous trouvez-vous confrontés à l'indicible ou à l'impossibilité de la représentation de la figure humaine ?

Joël Fescl : Nous avons effectivement ce noir dans le corps... mais nous cherchons à rendre des noirs trichromes, des noirs colorés. Il y a eu cet effet de laminer sur soixante-dix ans de notre histoire. Kermann en était très imprégné ; nous le sommes aussi, inmanquablement.

S. O. : Kermann se sentait confronté à une impossibilité d'écrire comme avant. Je me demande s'il n'y a pas aujourd'hui l'émergence d'autre chose avec les nouveaux poètes que nous avons choisis. Faire le deuil, c'est aussi faire ce travail de séparation d'avec les morts. Il faut bien se séparer de cette histoire, c'est ce qui émerge avec cette nouvelle génération d'auteurs. ■ ■ ■

■■■ Qu'est-ce qui peut caractériser cette famille d'auteurs ?

S. O. : Ils sont moins tragiques, moins noirs... Olivier Cadiot et Katalin Molnar sont moins noirs. Dans cette traversée des langues, je ne crois pas que ces nouveaux venus se sentent liés à Auschwitz, il me semble qu'ils voudraient passer à autre chose.

J. F. : Ils sont plus dans l'immanence que dans la transcendance, ils se situent davantage dans le réceptacle du monde.

S. O. : Ils se situent en effet dans l'horizontalité, dans de toutes petites choses.

J. F. : Ils ont en effet digéré l'écroulement des repères. Christophe Tarkos est quelqu'un qui ouvre, qui creuse ailleurs.

Aucun des textes que vous avez choisis n'est destiné au théâtre, ces écrits réclament pourtant l'oralité, on ressent comme un besoin de prendre corps.

S. O. : Je pense que ces textes sont faits pour être adressés et que les auteurs y ont intégré la dimension de l'oralité. Nous avons travaillé dans le sens de l'incarnation, ce jeu qui consisterait à avaler la langue pour la restituer en chair. C'est ce que Valère Novarina appelle « la parole ». Au travers de cette expression Novarina a certainement un côté mystique que Tarkos ou Cadiot ont dépassé. Ils cherchent, par le biais de l'oralité, à reprendre contact. Sans nostalgie des grandes odes du théâtre.

J. F. : Restituer la langue en chair ou en images. L'image est aussi une forme d'incarnation, elle crée le trouble.

S. O. : Dans la première partie de la *Réserve*, lorsqu'on traverse le mythe de l'acteur, on serait presque dans un rapport religieux à la parole. Par la suite, avec les auteurs des deux autres parties, on sent une certaine moquerie, comme si on s'était fait avoir. C'est peut-être là que s'inscrit l'histoire de la Shoah, du fragment. On est passé des grandes odes à un état fragmentaire, comme pour signifier qu'il est devenu impossible d'être cohérent.

De quoi vient ce besoin de présenter des fragments disséminés dans un espace lui-même fragmenté ?

S. O. : Plutôt que de voir le fragment comme porteur de sens, je dis souvent aux acteurs que le sens, c'est vers où ça va. Je n'ai pas envie de voir les fragments comme un tout à rassembler ou à reformer. J'ai souvent détesté les montages qui présentent une vision éclectique d'un thème tel que l'amour ou la démocratie. Je tiens à préserver le mystère de ce qu'est le fragment. Quelque chose manque qui ne sera jamais éclairci. C'est à celui qui regarde d'être actif pour rassembler les choses. En traversant la mémoire, le fragment peut ainsi faire resurgir un état de choc, générer une reconstitution. Le fragment surgit de quelque chose qui a peut-être été cassé, il est à vivre avec un manque.

Il y a une mise en danger de l'acteur et des choses qui échappent au spectateur. Ce dernier se retrouve ainsi confronté à la nécessité d'être actif, de prendre des décisions.

S. O. : Ce système peut engendrer de la frustration, de l'indécision. J'ai remarqué que le public allait souvent spontanément se placer au centre, comme pour se protéger.

Le dispositif de votre *Réserve d'acteurs* installe un rapport intime et instable. Le visiteur y cherche sa place, il se retrouve spectateur dans les yeux de l'acteur, souvent de manière fugitive.

S. O. : Souvent, la relation entre l'acteur et son public souffre d'un déficit, l'échange se fait mal. Dans *Réserve d'acteurs*, nous installons une certaine proximité. Le spectateur est parfois mis en situation de jeu, cela peut induire une gêne. Celui qui n'est pas habitué ne veut pas qu'on le regarde au-dedans. À l'inverse, l'acteur est fait pour qu'on le regarde à l'intérieur. Cela a peut-être un côté obscène, mais nous essayons d'amener un questionnement, sans délivrer de message, en tout cas sans apporter de réponse précise.

J. F. : Il s'agit de trouver comment les langues nouvelles changent notre rapport au monde, comment notre perception peut être changée, comment on intègre ce flottement. C'est donc mettre en jeu la relation que chacun entretient avec sa propre identité.

Des machines viennent agiter, empêcher, entraver le jeu des acteurs.

J. F. : Cela met la parole à l'épreuve d'une scène qui est changeante, réinventée jour après jour. Les acteurs flottent à 40 centimètres au-dessus du sol, ce qui souligne que la prise de parole est un acte dangereux. Ces machines sont des pièges qui soumettent l'acteur à des dérangements à la fois matériels et intérieurs. Elles remettent en question le jaillissement de cette parole.

OLIVIER CADIoT, POÈTE DE L'ÉNIGME

« Langage dans le langage » dirait Paul Valéry. « Exil volontaire. Célibat forcé. Robinson pour toujours. Très grande forme physique pour rien » dit le Colonel des Zouaves. Étrange comète que la prosodie d'Olivier Cadiot dans la galaxie littéraire. Ce bricoleur de L'Art poétique ouvre une porte dans la rigidité formaliste de la poésie contemporaine et écrit des romans quand son complice, le metteur en scène Ludovic Lagarde, lui commande du théâtre. Son personnage fétiche, Robinson, court de son premier roman *Futur ancien fugitif* (1993) au *Colonel des Zouaves* (1997). On le retrouve aujourd'hui aux côtés d'un lapin fluo, dans *Retour définitif et durable de l'être aimé*, roman-théâtre événement de la dernière rentrée littéraire. Sampling poétique, lyrisme extasié, la langue de Cadiot à la manière de l'Immortel de Borges parle toutes les langues de façon diffuse, fluide et énigmatique. La vie dans le réel, le rêve dans la vie, le réel dans le rêve.

Hervé Pons

repères

Passionnée par la découverte d'écritures contemporaines, Solange Oswald anime depuis plusieurs années, avec le plasticien Joël Fescl, le groupe Merci. Défricheurs d'espaces non théâtraux et inventeurs de spectacles-parcours, ils conduisent des expériences au croisement du théâtre, de la poésie et des arts plastiques. De *Quelques choses vues la nuit* (en 1997) à *La Mastication des morts* (en 1999), c'est à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon qu'ils ont aussi initié leur *Réserve d'acteurs* il y a deux ans. À partir d'un texte de Valère Novarina, ils ont risqué ce chantier au long cours pour réunir, au fur et à mesure, acteurs et spectateurs autour d'Olivier Cadiot, Jean-Charles Massera, Katalin Molnar, Christophe Tarkos.

Qu'est-ce que ces obstacles viennent mettre en jeu ?

S. O. : La langue travaille les acteurs, elle voyage dans leurs viscères ; quand ils la recrachent, ils refont en quelque sorte le voyage de l'auteur. L'écrit devient verbe par le biais de l'oralité, on a besoin de la relation, c'est le fait d'adresser. Cette adresse est fragile et fragilisée. Joël Fescl a bien saisi que pour faire jouer les choses, il faut mettre des obstacles. Jouer, c'est le sacrifice d'un instant. L'acteur vit intensément pour fournir un acte abstrait et gratuit. Ce qui reste du théâtre, c'est cet acte sacrificiel ajouté à l'adresse.

N'est-ce pas contradictoire de parler d'une disparition du sacré lorsque vous décrivez le théâtre comme un rite ? S'agit-il de réinventer quelque chose qui serait de l'ordre du sacré ?

S. O. : Nous interrogeons l'acte théâtral. L'essentiel est alors de le troubler, de raviver une relation qui serait de l'ordre de la communion. C'est la différence qui existe entre la parole quotidienne, qui sert à communiquer, et « la parole » investie qui est oraculaire. Elle sert à ouvrir l'espace. Communier, c'est aussi échanger de manière virtuelle par l'imaginaire. J'ai envie de mettre le spectateur devant une expérience du sacré tout en la troublant. L'homme est un quoi, une question, et cet abîme, comme toute chose, est à interpréter.

La langue ne sert plus qu'à la communication. Le poète la perd, se naufrage pour renaître au langage en la réinventant. Cette réinvention est marquée d'une authenticité qui la régénère. On passe à un autre ordre : le poète chante, il est lyrique, même si en l'occurrence, il s'agit d'un lyrisme troué. Le poète régénère la langue, il nous porte à ouvrir un espace et de nouveaux sens.

Il n'y a pas de salut pour clore la représentation.

S. O. : C'est une exposition, on renvoie chacun à sa solitude : nous n'avons jamais eu l'intention de rassembler. C'est voulu comme œuvre méditative que le spectateur visite seul avec lui-même.

Qu'est-ce qu'un objet nocturne ?

J. F. : C'est ce qui émerge de ce silence nocturne, de ce monochrome, nous voulions inventer un mot pour nous approprier l'espace mental de la représentation. Nous nous sommes dit que dans le noir, ça émergerait mieux. Cela nous permet de faire surgir des représentations, les mettre en lumière, amener, éclairer dans cette noirceur, creuser. Le noir contient plus de couleur que les autres couleurs. Il permet un investissement plus grand de la part de celui qui regarde.

**Propos recueillis par David Bernadas
Photographies : Luc Jennepin**

TARKOS, LE DERNIER VOCIFÉRANT

En dehors de toute mise en catégories littéraires, Tarkos traite la langue comme une matière à engendrer du texte. Les mots, selon son propre terme, sont faits d'une « pâte » à écrire la littérature. La langue naît de cette pleine substance fécondante, pâte-mots détournant donc sans cesse les règles et les codes du bien parler.

Le projet de Tarkos fait trembler nos certitudes linguistiques. En guise d'improbable manifeste, il inaugure le *Signe =*, l'un de ses textes les plus puissants, par cette formule laconique déposée sur une page blanche : « le signifiant = le signifié ». Dans cette équivalence généralisée, les mots de Tarkos prennent le pouvoir, ils occupent pleinement la page et se mettent à exister par eux-mêmes.

Il y a donc une sorte d'évidence naturelle à les déverser dans le corps parlant d'un acteur. Le projet du groupe Merci, Réserve d'acteurs, permet de creuser l'hypothèse : comment une langue s'engendre par sa propre mise en voix ? Où vociférer fait naître les mots. Et où les mots portent la voix.

Bruno Tackels

C. TARKOS. *LE SIGNE =*, P.O.L., 1999. (18,29 EUROS).





LA MASTICATION DES MORTS

de Patrick KERMANN

Création 1999

Reprise 2012

THEATRE ► Ça s'appelle « la Mastication des morts » et...

Ce sera la révélation d'Avignon

Avignon
De notre envoyé spécial

■ Ne mâchons pas nos mots : « la Mastication des morts », au-delà de son titre propre à faire fuir n'importe quel vivant fier de ses trente-deux dents, laissera sa trace dans l'histoire du théâtre. L'inventivité et l'humour qui s'en dégagent font de ce spectacle écrit par Patrick Kermann, une inoubliable émotion de théâtre.

Pour ne rien gâter, c'est donné dans les jardins de la Chartreuse, à Villeneuve-lès-Avignon, un lieu superbe où les six cents (vrais) défunts enterrés là-dessous tutoient le silence et les étoiles.

Subtil et émouvant

De quoi s'agit-il ? Simple. Vous êtes vivant. A vous de déambuler entre des tombes éclairées. Les morts y sont allongés à ciel ouvert. Ils parlent, racontent des bribes de leur histoire.

On poserait sur tout ceci une arcade sourcilleuse si le metteur en scène, Solange Oswald, n'avait re-



Dans « la Mastication des morts », des défunts allongés à ciel ouvert racontent des bribes de leur histoire. Inoubliable. (Photo B. ENGUERAND.)

gorgé de trouvailles spectaculaires, subtiles, émouvantes. D'abord troublé par ces marmonnants visages qui tentent de capter son regard, le spectateur se détend peu à peu et devient complice de ces destins posthumes.

A mi-spectacle, il se passe quelque chose de frappant : pendant quelques minutes, les vivants papotent entre eux comme si, tout à coup, un équilibre essentiel s'était rétabli.

La fin est une extraordinaire chorégraphie de voix, forgée par les disparus d'un régiment de 1914. Et puis, debout les morts ! C'est le salut. Ces infinis applaudissements, qui montent alors de la terre au ciel, sont le sourire le plus tendre qu'on n'ait jamais fait à l'au-delà.

Pierre VAVASSEUR

► Jusqu'au 31. Renseignements et location : 04.90.15.24.24.

DES VIES À TOMBEAU OUVERT

Que se passe-t-il une fois jetée la dernière pelletée de terre? D'aucuns disent que l'âme des trépassés s'envole vers des cieux plus cléments. D'autres pensent qu'une grouillante faune souterraine va festoyer d'abondance. Pour tous, l'affaire est réglée. Pas pour Patrick Kermann, auteur de *la Mastication des morts*, oratorio post-funéraire pas piqué des vers... **Soit un cimetière d'un bourg de nos chères campagnes.** Ce n'est pas le Père-Lachaise, pas de «grands hommes»: ici gisent Lilius Reboul, née Rivière (1911-1976); Jean-René Blandin (1897-1953); Bigot Martine, épouse Triboulet (1897-1962), «Anonyme» (1954); un accidenté de la route, une comtesse, des poilus de la Der des Der, un ex-blouson noir, un auteur dramatique et même le fossoyeur... Un condensé de notre société, avec ses lignes de conduite (et de classe), ses vieilles rancœurs accumulées qui perdurent, même à six pieds sous terre, ses grandes gueules et ses gueules cassées... Monologues brefs

pour résumer la vie de tous ces machabées, dialogues, interpellations, chœur, on se dit que finalement, après la mort, il y a une vie.

Le dispositif scénique est des plus originaux. Le public déambule d'une sépulture à l'autre, laissant libre cours à son inspiration. Les plus acharnés peuvent écouter chaque gisant, les uns après les autres. Auquel cas, veuillez à bien étudier le plan, procédez en ordre de disparition, enfin bref, débrouillez-vous! On peut aussi «zapper» d'un mort à l'autre: si le récit de la vie de celui-ci vous barbe, allez zou! au suivant... Une mise en espace, signée Solange Oswald, fort bien imaginée, qui fonctionne, même si certains spectateurs oublient qu'il s'agit d'une représentation et se rappellent à haute voix, qu'ils ont laissé ouvert le réfrigérateur...

L'installation plastique a de quoi déconcerter. Durant quelques instants, on ne sait trop que faire de sa propre carcasse: alors imaginez avec celles qui reposent là-dessous. Il en est même une, de carcasse, pour vous

héler si vous passez sans la voir: «Psst, passant! Arrête-toi!». Car chacun y va de sa petite histoire, de ses souvenirs. Le récit revêt alors des allures de cadavre exquis où tout se tient, pour peu qu'on procède par recoupements. On oublie à la fin l'anecdote, l'infiniment petit, pour se dire que les cimetières sont à l'image du monde des vivants. Même crevés, on n'est pas si égaux que ça. Alors quand tous se mettent à claquer des dents de concert, pour nous dire la Première Guerre mondiale, nous rappeler au souvenir de ceux dont la dépouille n'est même pas là puisque partie en fumée dans un camp de concentration, ou encore pour nous raconter mai 1968 et l'effervescence révolutionnaire, on quitte le cimetière, non pas en emportant une poignée de terre mais en ayant retrouvé un pan de notre mémoire.

ZOÉ LIN

Au Cloître de la Chartreuse,
jusqu'au 31 juillet à 22 heures
(les 24 et 31 juillet à 24 heures).

" LA COOPERATION TEXTUELLE DU SPECTATEUR " par Patrice PAVIS

Paradoxes de l'énonciation

Toute énonciation, il est vrai, est paradoxale : elle se situe là où on ne l'attendait pas. Chaque cas particulier révèle un paradoxe. On en donnera trois variantes, qu'il s'agisse des morts qui parlent (*La mastication des morts*), des marionnettes qui dialoguent avec leur manipulateur (*Le rêve de votre vie*) ou des idées qui se disputent (*Conversations avec Antoine Vitez*).

Il n'est qu'à lire, dans le programme de la mise en scène de Solange Oswald du texte de Patrick Kermann, *La mastication des morts*, le titre du spectacle et les noms des collaborateurs pour se faire une idée de la complexité du dispositif d'énonciation, lequel ne comporte pas moins de neuf cadres [Cf. schéma ci-dessous].

Tant de dispositifs partiels déroutent ! Par quels cadres commencer et comment s'imbriquent-ils les uns dans les autres ? Sommes-nous à l'intérieur d'une exposition, d'une installation, d'un cloître ou d'un vrai cimetière ? Y a-t-il une mise en espace de ces différents dispositifs et en quoi consiste la mise en scène ? Est-ce encore, du reste, une mise en scène, puisque la scène est partout et nulle part et qu'il n'y a ni déroulement temporel imposé, ni intrigue, ni actions enchaînées ? Le plaisir du spectateur c'est de se demander à tout moment dans quel cadre il se trouve, et quel cadre l'aidera à englober et à structurer ses impressions. La mise en question de l'origine de la parole justifie la multiplication et l'imbrication des sources de l'énonciation. Déterrer les morts, leur attribuer des identités apparemment réelles, leur prêter des paroles authentiques au fort accent du terroir, faire ciculer le public entre les cercueils ouverts, cela paraîtra peut-être d'assez mauvais goût. (A tel point d'ailleurs que le critique du *Monde* crut que les cris de protestation, «laissez-nous dormir en paix», venaient d'une maison voisine du cloître, et non du spectacle !) Mais, en réalité, la provocation et l'étrangeté proviennent bien d'une situation de parole inédite : un acteur fait le mort, tout en ressasant

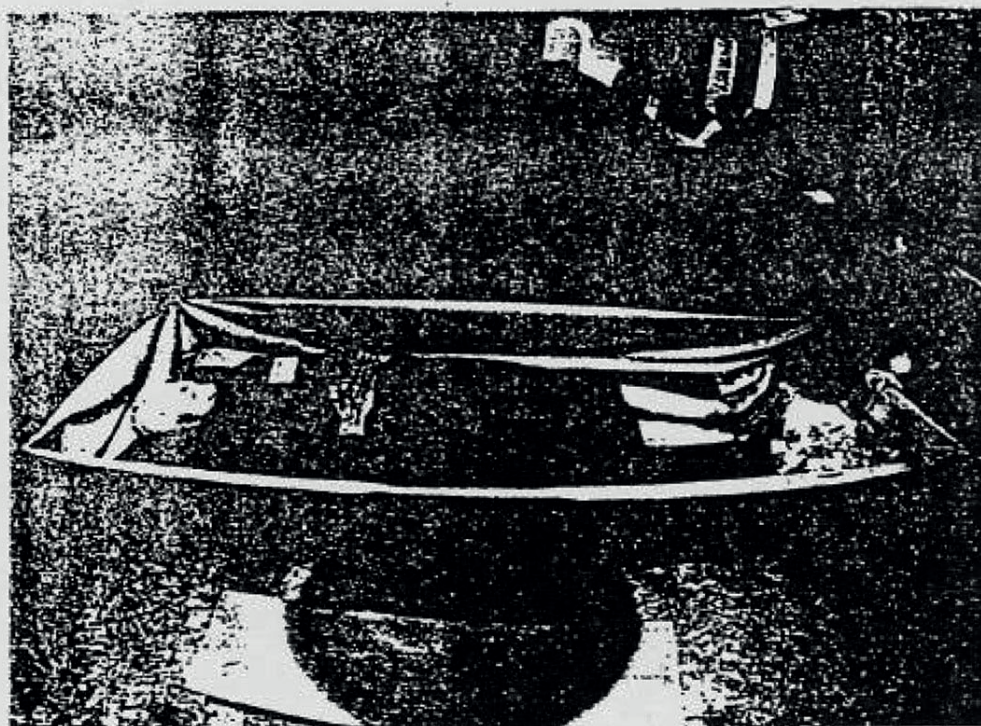
le même discours adressé on ne sait trop à qui : un spectateur fait le vivant, il recueille ces témoignages en comparissant à ce spectacle de la mort ; il écoute les confidences comme on lirait une épitaphe sur une tombe. Une morte, jolie blonde un brin pâlichonne, s'adresse à moi seul, répète sa litanie à l'infini, avant de conclure par un «alors, à bientôt». Elle veut dire évidemment : "toi aussi, tu es mortel". Je presse la main de la défunte blonde, pour la rassurer, la faire revenir à la vie. Beaucoup d'auditeurs acquiescent à ces confessions, et n'osent pas abandonner le personnage. Les morts nous interpellent comme pour nous maintenir en vie. A la fin du spectacle, après le salut, acteurs et spectateurs se touchent spontanément. Tous l'ont échappé belle.

La très subtile mise en scène de Solange Oswald utilise l'installation comme un dispositif pour faire émerger et circuler la parole des morts, une parole simple, liée à l'essentiel, faite de la banalité des jours, mais tissée de mots que les vivants écoutent avec avidité. A certains moments les morts s'expriment en chœur ; ex-soixante-huitards, ou anciens combattants de la grande guerre : même combat !

Cette parole, restituée collectivement, fait parfois l'effet d'une parodie de chœur antique ; les remarques sont dérisoires, la mort est déconsidérée. Tout l'art d'Oswald réside dans la précision des intonations et des voix dans cet oratorio parfaitement réglé : les morts mastiquent les mots, s'en nourrissent, s'en régèrent, nous les servent. Ils ne peuvent plus échanger de paroles, mais ils disposent leurs mots dans des réseaux où ils prennent à chaque fois, et dans chaque cadre, une résonance spéciale. La parole est spatialisée, étalée impudiquement, elle est soumise à un dispositif plus spatial que temporel et actantiel. Solange Oswald a su trouver un nouveau type d'énonciation qui incite l'auditeur à mieux écouter les morts, à repenser son rapport à la mort, à saisir des bribes de ces mini-récits qui se sont installés dans ce lieu entier et qui finissent par s'envoler, comme si elles n'avaient été que des fantômes des visiteurs. (...)

GRAND CLOITRE DE LA CHARTREUSE
(1) (2)
Objet nocturne n°5
(3)
La Mastication des morts
Oratorio in progress
(4) (5)
campement
(6)
DE PATRICK KERMANN
INSTALLATION PLASTIQUE ET SONORE, JOEL FESEL
(7) (8)
MISE EN SCENE, SOLANGE OSWALD
(9)

VI – *La mastication des morts*



● Nous savons bien que les acteurs se jouent de nous en nous faisant croire à des chimères. Nous leur prêtons volontiers nos corps, pour qu'ils existent, en nous identifiant à eux. Mais lorsqu'ils font le mort et qu'ils ne parlent à personne d'autre qu'à eux-mêmes, en ressassant infatigablement leur biographie, nous sommes troublés, au point de violer presque le principe de non-intervention. ● Solange Oswald, le metteur en scène, a disposé dans le cloître de La Chartreuse des rangées de cercueils ouverts. Les morts racontent leur vie, très banale, imaginée par leur auteur, Patrick Kermann. Tout est faux, et pourtant nous ne pouvons nous empêcher de tendre l'oreille, de nous approcher, de manifester notre compassion. En pressant la main de cette blonde, je cherche à la faire revenir à elle, à la ressusciter en me rassurant, je m'accroche à la vie. «Alors, à bientôt», me dit-elle. Tout dans le cercueil et sur la scène est à double sens ; on a le choix, au fond, entre la vie et la mort. Nous devons toucher l'actrice, du regard ou de la main peu importe, pour la ramener à la vie et pour rester nous-mêmes en vie. «Non, à tout de suite», ai-je envie de lui répondre : cela ne peut en effet pas attendre, l'amour comme la vie. ● [Photo Luc Jennepin]

CULTURE

XV^E FESTIVAL DU THEATRE DE RUE D'AURILLAC. «*La Mastication des morts*» conjure le silence définitif par la parole.

Mémoires d'autres tombes



LUC HENNEPIN

Une trentaine de macchabées parlent dans «*la Mastication*»: le spectateur est penché au-dessus des caveaux.

La Mastication des morts

par le groupe «Merci»,
à Aurillac ce soir et demain à 21h15.

La mastication est une activité irréfrenable de la mâchoire ne s'achevant qu'au moment où le corps est rassasié. Mais comment rassasier un mort? Sur les hauteurs d'Aurillac, alors que la nuit tombée fait sourdre le silence de la carrière de Caussac, un vaste champ jalonné de tombes résonne des mémoires de défunts retrouvant la parole. Confinés dans leurs sépultures, fixant le ciel étoilé, Huguette Blandin (1931-1974), Marcel Isorges (1865-1895), Marie Triboulet (1941-1979) ressassent leurs vies, leurs amours mortes, racontent comment l'un s'est pris sept coups de couteaux, l'autre s'est vidé de ses intestins, ou de quelle manière ce dernier s'est éteint sur un banc durant l'hiver.

Mosaïque. Comme une trentaine d'autres macchabées, ils parlent avec cette avidité de mots en forme de rempart contre l'oubli ou de damnation empêchant le repos. De tombe en tombe, on erre au milieu de ces bribes de vécus, vaste procession qui se fige en veillée funéraire, à la lumière de loupottes dessinant des tableaux d'agonie. Des yeux rougis s'écarquillent sur des visages blafards, un rire éclate dans une tombe, mais toujours grouillent ces murmures d'hommes insomniaques. Une litanie qui fait dire à l'un d'entre eux: «*Quand j'étais*

mort, ça m'a fait un choc, oui vraiment, un choc.»

La Mastication des morts est une dépression atmosphérique. Un trou d'air où les souffles s'écourtent de peur de réveiller totalement les cadavres. L'habileté du Groupe «Merci» est d'inscrire cette scénographie aux allures de performance dans un temps qui disparaît dès que s'amorce la représentation, lorsqu'une voix *off* décline, le long du chemin menant à la funèbre clairière, une liste de noms et de dates. Dans cet environnement, construit de ces stèles largement découvertes, s'enchevêtrent l'effroi et la compassion sous une même toise, sans succession ni repère. Cette coagulation des minutes fixe un entre-deux, si réaliste et pourtant incongru, où s'amoncelle le vécu dans la fosse commune.

Une mosaïque de témoignages se construit, un flot de mots disséminés devenu compact. Hormis le dernier quart d'heure (la scène des soldats morts au combat n'apporte rien de plus), la «mastication» des souvenirs, des ressentiments ou des secrets, construit une épitaphe unique et interminable où aucun mot ne prédomine. Mais c'est l'absence de discours métaphysique, comme la proximité de ces oraisons, qui rendent si attachants ces morts bavards. Chacun relate sa vie

passée ou sa condition actuelle, interpellant parfois le gisant voisin, comme dans cet hymne à la crémation entonné en chœur, ou lorsqu'on s'insurge contre les nouveaux venus bien trop exigeants.

Regard en chantier. Un lien s'esquisse parmi les chuchotements épars, et c'est le spectateur qui reconstruit une hypothétique narration, dans laquelle le début est irrémédiablement la fin. Placé au centre de la proposition, le public est autant le récipiendaire de ces confidences que la présence qui parachève ces images de mort. Penché au-dessus des caveaux comme dominant un lit où s'altère la respiration d'un proche, le

C'est l'absence de discours métaphysique et la proximité de leurs oraisons qui rendent si attachants ces morts bavards.

spectateur est laissé à sa propre errance, cherchant ce qui pourrait faire signe de vie. Certaines images aux leurs crépusculaires se dessinent, peintures lumineuses de levées du corps dont ne parviennent pas à s'expurger ces âmes hypertrophiées. Le regard est mis en chantier par la profusion des points de vue, d'où ne surgit, au bout du compte, qu'une incontournable absurdité.

C'est cette accumulation des situations et des personnages qui confère son inanité à l'ensemble. Le trop-plein de mots opère, par renversement, un non-sens général. Chacun en vient à interpeller sa propre mémoire, à se pincer pour se

sentir en vie. Au sein d'un processus qui aurait pu ne se révéler que macabre, blotti dans le recours complaisant aux frayeurs communes, apparaît une familiarité entre les morts et les vivants, en rupture de la représentation convenue de la mort. La compagnie, en appuyant la sobriété du jeu et de la mise en scène sur une prédominance des textes, bâtit un spectacle sans point culminant ni attache, où le rire demeure le seul exutoire. La vacuité de ces situations pourtant gonflées à bloc de mots et de sensations empuantit l'air. Le rire devient alors le moyen de ramener l'expérience au rang de l'artifice, et de briser cette impression diffuse d'un silence irrémédiable qui guette. Comme pour bien sceller ces pierres branlantes d'où ne s'échappent à la fin que des rictus ●

BRUNO MASI

(envoyé spécial à Aurillac)

Les morts ont la parole



D. HORTLE D. HORTLE

C'est la nuit. Le petit cimetière de Moret-sur-Raguse, semblable à n'importe quel petit cimetière de province, s'est endormi. Tout autour, le mur de pierre se dresse comme une sentinelle bienveillante. La grille de fer est fermée à clé. Non, rien ne devrait plus troubler le repos des morts. Une voix pourtant, une voix de femme se détache dans l'obscurité. Elle dit, cette voix douce et navrée : « Alors là, ça m'a fait un choc ! » Comme si le signal était donné, d'autres voix montent. La rumeur enfle. Les dents claquent. Les rires fusent. Les soupirs et les regrets pleurent. Il faut l'admettre. Les morts du petit cimetière de Moret-sur-Raguse se sont réveillés. Delpud Gisèle épouse Triboulet,

Grangeon Marie épouse Delpud, Lespinasse Samuel, auteur dramatique, Triboulet Henry, facteur... Tous se bousculent aux portes de la parole. Les langues bruissent et mastiquent. C'est toute une république de l'invisible qui s'est mise en mouvement, sans gloire ni protocole. Les suicidés, les assassinés, les accidentés, les meurtriers, les poilus de 14-18, les riches, les pauvres, hommes et femmes, jeunes et vieux. La plupart, chassés de l'histoire des humains par la petite porte. Quelques-uns seulement, par la grande. Écrit par Patrick Kermann (mort le 29 février 2000), mis en espace par le groupe Merci (Toulouse), *La Mastication des morts* est moins un spectacle qu'un rituel. Moins une injonction contemporaine qu'un chemin de liberté suggéré à nous autres, les vivants. Tant il est juste qu'il nous faut aussi consoler nos morts. Daniel Conrod

La Mastication des morts, à Charleroi, les 2, 3 et 4 novembre (tél. : 003-20-71-20-29-99), à Mazamet, du 27 novembre au 1^{er} décembre (tél. : 05-63-97-53-53), à Bordeaux, du 23 au 27 janvier (tél. : 05-56-85-82-81). Le texte est publié aux éd. Lansman (1999).



DE QUELQUES CHOSSES VUES LA NUIT

de Patrick KERMANNx

Création 1996

Terreurs et espoirs d'un monde d'après la catastrophe

Avignon/Théâtre. Les seize acteurs du Groupe Machine arrière convient à un parcours-spectacle

DE QUELQUES CHOSSES VUES LA NUIT, de Patrick Kermann. Parcours-spectacle mis en scène par Solange Oswald et Guy Martinez. Avec la troupe du Groupe Machine arrière. Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Jusqu'au 26 juillet, à 22 heures et 1 à heure (sauf le 21). Tél. : 04-90-14-14-14. 80 F et 100 F. Durée : 1 h 40.

Ils sont seize, seize personnages perdus dans les ruines d'un monde mort. Il ne leur reste que la parole, encore que plusieurs d'entre eux aient perdu tout vocabulaire. Pour pénétrer dans cet univers désolé, un guide, homme en frac noir seulement muni d'une lampe-tempête. Dans le hall d'entrée de la Chartreuse de Villeneuve, il empoigne sans trop de ménagement des spectateurs au nombre de cinquante, pas plus. « Venez à moi mes tendres agneaux/boire le lait de l'oubli/je le sais/assoiffés de torpeur/ vous allez de couches en couches et vous tourez en tout sens pour tomber dans le sommeil/venez donc écouter ces his-

toires d'anges déchus aux ailes brisées/je les aime bien moi. » Et par ce mystère qui n'appartient qu'au théâtre, au jeu, docile, une petite troupe s'ébranle à sa suite pour un parcours accidenté dans un monde mystérieux.

FRAGMENTS DE VIE

Il y aura plusieurs haltes, en plein ciel ou dans les recoins les plus sombres, les plus étouffants de la Chartreuse. Il y aura de courts instants de chant, de musique, d'autres de pur théâtre, spectateurs assis ou debout, selon la configuration des lieux. Il y aura des sons, des lumières, des voix, nues ou amplifiées, évidentes ou absconnes. Il y aura des fragments de vie, extirpés de la mémoire, instantanés d'existences révolues, enfuies, enfouies, le faible éclat aussi de lendemains possibles.

De ces *Quelques choses vues la nuit*, on se souviendra de deux hommes juchés sur un toit défoncé, l'un aux dents vertes, l'autre aux dents rouges, disant leur peur d'avoir perdu la raison ; de Siris, la jeune orpheline dont désormais

plus personne ne prononcera affectueusement le nom, poupée troublante au torse velu ; d'un homme jeune, reclus dans l'écran bleu de son ordinateur ; de ces deux ombres, perchées sur un tréteau en forme de gibet, se remémorant avec violence quelques moments passés sur les gradins d'un stade de football ; de ce prisonnier abandonné dans sa cellule qui a tout vu de la déchéance du monde mais ne sait plus les mots pour la dire ; de C., « jeune homme de bonne famille » tellement amoureux de la beauté adolescente qu'il a meurtri chacun de ses amants ; de deux clowns, assis sur des fauteuils de théâtre défoncés, disant les amours impossibles ; du fils de Sisyphus suffoquant dans un cloaque de boue, qui voudrait bien recommencer à vivre, et peut-être à tuer ; d'un garçon et d'une fille, enfin, tout innocence et reminiscences sucrées, et pourtant prêts à l'ultime sacrifice...

Il y a dans cette pièce de Patrick Kermann, écrite en 1994, des parfums de catastrophe, relents des récents conflits du Golfe et de l'ex-Yugoslavie.

Enfin créé dans les conditions du spectacle après de nombreuses lectures, mises en onde et mises en espace, *De quelques choses vues la nuit*, poème dramatique librement versifié, s'inscrit dans le courant des recherches menées par Michel Deutsch ou Didier-Georges Gabilly, ces cris de colère, ces appels à la raison d'hommes clairvoyants et décidés à en découdre avec la marche inacceptable du monde. En ce sens, la pièce, successions de fragments dont plusieurs sont splendides, est une œuvre importante et nécessaire.

Elle est servie par une troupe de seize acteurs, solistes, duettistes ou choristes dont la plupart sont irrécrochables, et d'autant plus encore que plusieurs doivent changer de peau et de lieu à la vitesse de l'éclair, rejoignant à la course les décors plantés sur tout le domaine de la Chartreuse. A la manœuvre, Solange Oswald et celui qui fut son élève, Guy Martinez. Ils ont su donner à l'ensemble une cohérence et, souvent, une force inattendue.

Olivier Schmitt



Contact

Direction artistique

Joël FESEL

Accompagnement et développement

Céline MAUFRA

+ 33 (0)6 76 04 73 54

contact.groupe.merci@free.fr

groupe **Merci**

13 rue Sainte-Ursule

31000 Toulouse

+ 33 (0)5 61 21 11 52

groupe.merci@free.fr

groupemerci.com

Licences

PLATESV-D-2020-002824

Le groupe Merci est conventionné

par la DRAC Occitanie, la Région Occitanie
Pyrénées-Méditerranée et la Ville de Toulouse.

Avec le soutien

du Conseil Départemental de la Haute-Garonne.

Graphisme

atelier cartblanch *cartblanch.org*

Photographies

Luc Jennepin.

Fabrice Roque (Programme)